

Répertoire du Théâtre National

DENIS LE PATRIOTE

DRAME # CANADIEN



LES PATRIOTES DE 37



REPRESENTE POUR LA PREMIERE FOIS A MONTREAL,
LE 15 SEPTEMBRE 1902.

Un Drame Canadien Français au "Théâtre National"

"LA PRESSE"

"Denis le Patriote", tel est le titre de la nouvelle pièce canadienne-française qui tiendra l'affiche au Théâtre National la semaine prochaine.

M. Geo. Gauvreau, fidèle à la promesse qu'il a faite à ses abonnés, d'encourager tous les débutants de mérite, acteurs ou dramaturges, vient de nouveau prêter son concours à la production d'une oeuvre canadienne, due à la plume de M. Louis Guyon.

En présence du mouvement théâtral important qui se développe actuellement dans notre ville, il n'est pas sans intérêt de rappeler ce qu'a été l'influence de nos nombreux cercles dramatiques dans la production de ce mouvement dans la partie Est surtout.

Qui ne se souvient du Cercle Dramatique Jacques Cartier, où débütèrent dans le temps, sous l'habile direction de M. G.-W. McGown, les Hamel, les Proten, les Adam, les Hurteau et tant d'autres amateurs de talent qui devaient plus tard monter sur les planches pour tout de bon.

C'est alors que, bien jeune encore, mais déjà passionnément épris de l'art dramatique, M. Guyon fit ses débuts en donnant le "Secret du Rocher Noir", qui fut représenté en 1878 au petit Théâtre du Champ de Mars. Ce drame obtint un joli succès et fut représenté une cinquantaine de fois, dans les différentes salles de notre ville.

Encouragé par ce premier succès, M. Guyon donna successivement un drame, "A la Bastille", joué au Théâtre Royal, en 1879; "Tony l'Espion", épisode de la guerre franco-prussienne, et "L'Ami l'Empoissonneur", au Royal, en 1881. Il est inutile de dire que ces pièces ne contenaient que des rôles pour hommes; en effet, il fut été téméraire pour un cercle dramatique, à cette époque, de mettre des noms de femmes à l'affiche. Les quelques écrivains qui tentèrent de monter leurs oeuvres, il y a quelque vingt ans, doivent s'en souvenir.

Sans vouloir exagérer l'importance de ces premières pièces, écrites par des amateurs, il est incontestable qu'elles contribuèrent à donner à M. Guyon les connaissances indispensables pour l'agencement des nombreux détails scéniques ou autres, affectant la production d'une oeuvre dramatique de longue haleine. "Denis le Patriote" n'est donc pas précisément un début pour son auteur, c'est plutôt une rentrée, qui, nous l'espérons pour lui, sera triomphale.

Un mot maintenant de ce drame dont les péripéties se déroulent à St-Jean d'Iberville:

Nous sommes aux sombres jours de l'automne de 1838. Tandis que la silhouette menaçante de l'échafaud apparaît sur les murs de la nouvelle prison, Montréal, Denis Levasseur, avocat patriote, s'est enfui à St-Jean, dans l'espoir de pouvoir atteindre la frontière et, de là, se rendre en France, où sa femme et son fils doivent aller le rejoindre. Malheureusement, la trahison l'a précédée et le Patriote n'échappe à la mort, dès son arrivée, que grâce à son admirable sang-froid et le dévouement du forgeron Côme Duguay, l'honnête forgeron de campagne, dont la loyauté fait contraste avec la rancune de Simon Dorvillier, le cousin jaloux et vindicatif, aidé de Séverin Roch, le couteux complice du dénonciateur.

Mais déjà les espions et les agents se sont abattus sur St-Jean et malgré le dévouement de ses amis, le patriote et livré. Sommé de se rendre par le colonel McKay, le sinistre pourvoyeur de l'échafaud, Denis lutte jusqu'au bout, et tombe comme Chénier, aux cris de "Vivent les patriotes! vivent les fils de la liberté!"

Ces tragiques événements fournissent le thème des péripéties qui vont suivre.

Vingt ans après, en 1858, la tourmente de 37 n'est plus qu'un souvenir.

Nous retrouvons Simon Dorvillier à St-Jean. Le cousin traite à prospère. Il est riche, heureux, père d'une délicieuse jeune fille, Jeanne (Mme Audiot) et d'un fils. Il existe cependant un coin sombre à tout cela: l'irréconciliable haine du forgeron, Côme, l'ami du patriote qui n'a pu oublier 37 et ses conséquences terribles pour la famille de l'avocat patriote. La mère a péri dans un naufrage, mais le fils, sauvé par des pêcheurs de Dieppe, est élevé en France fille de Dorvillier, la jolie canadienne.

Par un hasard providentiel, le fils du patriote vient au Canada et entre à l'emploi de Dorvillier qui ne se doute pas qu'il condole tous les jours, le fils de sa victime.

Maurice (M. Cazeneuve) devient amoureux de la fille de Dorvillier, la jolie Canadienne.

Réalisant toute la distance qui le sépare de la riche héritière, il résiste longtemps, mais finit cependant par faire des aveux. L'amour de ces deux enfants ne fait pas l'affaire de l'ambitieux et opulent financier canadien qui a promis sa fille au brillant capitaine McKay.

Le pauvre secrétaire est brutalement classé. Il se venge en risquant sa vie pour sauver celle du fils de son persécuteur.

Mais la main de la Providence pèse déjà sur le dénonciateur de 37. Il voit mourir son fils à l'endroit même où, vingt ans auparavant, Denis avait donné sa vie pour la cause des patriotes, et ce malheur est suivi de près par la découverte de l'origine du jeune Français qui n'est autre que le fils du Patriote et par conséquent l'héritier des biens qui étaient passés entre les mains de Dorvillier.

Le dénouement ne se fait pas attendre.

La dernière scène réunit tous les personnages et nous assistons à la lecture du contrat qui doit unir l'héroïne au capitaine McKay.

Dans le spacieux salon de Dorvillier, rue St-Denis, le notaire, en ton solennel, proclame aux invités le bel état de fortune de la future. Mais les amis de Maurice sont là, et l'héritier légitime n'a qu'à paraître pour compléter la déconfiture de son rival. Suit alors la réconciliation et fiançailles du fils de Denis le Patriote avec la séduisante fille de l'ancien bureaucrate.

Pour ce qui en est des effets scéniques, M. Gauvreau n'a voulu rien épargner afin de faire de cette création essentiellement canadienne, un réel succès.

M. Paul Cazeneuve, l'inépuisable directeur, s'est chargé de créer le double rôle de Denis et de Maurice, et désireux de mettre cette oeuvre dans le cadre qui lui convient, a fait préparer une superbe mise-en-scène. A noter, la maison de Côme, la forge, le village de St-Jean, la course en yacht sur le Richelieu où le public assiste à une regatta, où le yacht du vainqueur, grandeur naturelle, vient manoeuvrer sur la scène, etc.

Distribution de "Denis le Patriote":

Prologue — Denis Levasseur, Cazeneuve; Côme Duguay, Fillon; Simon Dorvillier, Soutlier; Séverin Roch, Palmieri; le colonel McKay, Daoust; Zéphir, Mlle Berthe; Martine, Mme Nozière.

Les cinq actes—Maurice Lenormand, Cazeneuve; Côme Duguay, Fillon; Simon Dorvillier, Soutlier; le capitaine McKay, Daoust; Henri Ducharme, Leurs; Séverin Roch, Palmieri; Procureur, Godeau; Régis, Savard; Bazinet, Tougas; Zéphir, Villera; Pierrot, Tougas; le Père Pitoche, Hamel; Jean, Flouard; Jeanne Dorvillier, Mlle Audiot; Pauline Marchand, Mme de la Sablonnière; Martine, Mme Nozière; Justine, Mme Soutlier; Cécile, Mlle Brémont; Angélique, Mlle Verteuil; Rosalie, Mme Chapdelaine.

"DENIS LE PATRIOTE"

Drame Canadien Français

Par LOUIS GUYON



LOUIS GUYON

Représenté pour la première fois au "Théâtre National", le 15 Septembre 1902.

Reprise le 7 Mai 1906.

Québec au "Théâtre Populaire", Directeur J. M. Bourque, 1906. Reprise en 1910.

PERSONNAGES

CREATION EN 1902

PROLOGUE

Denis LevasseurMM. PAUL CAZENEUVE
Côme Duguay	J.-P. FILION
Simon Dorvillier	L. SOULIER
Colonel McKay	JULIEN DAOUST
Un Sergent	M. TOUGAS
Zéphir	BERTH (Mlle)
Un Paysan	FLOUX
MartineMDE NOZIERE

PIECE

Maurice LenormandAM. PAUL CAZENEUVE
Côme Duguay	J.-P. FILION
Simon Dorvillier	L. SOULIER
Capt. McKay	JULIEN DAOUST
Séverin Roch	PALMIERI
Henri Ducharme	LEURS
Procul	GODEAU
Régis Marchand	M. SAVARD
Bazinet	M. TOUGAS
Zéphir Robin	VILLERAI
Père Pitoche	HAMEL
Pierrot	M. TOUGAS
Jean	FLOUX
Un Bailli	CHAPDELAINÉ
JeanneMDES MARGUERITE AUDIOT
Pauline Marchand	De la SABLONNIERE
Martine	C. NOZIERE
Justine	M. SOULIER
Cécile	BREMONT
Angélique	VERTEUIL
Rosalie	De la BARRE
Paysans, matelots, invités, etc.	

Le Prologue se passe en 1837. 20 ans s'écoulent entre le Prologue et le 1er Acte.

Reprise Semaine du 7 Mai 1906, Dir. Dhavrol.

Denis LevasseurMM. PAUL CAZENEUVE
Maurice Lenormand	SCHÉLER
Simon Dorvillier	LOMBARD
Côme Duguay	GODEAU
Henri Ducharme	NEUILLET
Procul	PALMIERI
Séverin Roch	J.-P. FILION
JeanneMDES VERY
Martine	DERICOURT
Pauline Marchand	MARSOLL
Angélique	VASSE
Justine	M. SOULIER

THEATRE NATIONAL

— 1902 —



GEO. GAUVREAU,
Propriétaire-Gérant.

Denis le Patriote

DRAME EN QUATRE ACTES, UN PROLOGUE ET HUIT TABLEAUX.

Personnages du Prologue

DENIS LEVASSEUR	AVOCAT
COME DUGUAY	FORGERON
McKAY	COLONEL
SIMON DORVILLIER	BAILLI
SEVERIN ROCH	RECORD
ZEPHIR	APPRENTI FORGERON
MARTINE	FEMME DE COME

Personnages du Drame

MAURICE LENORMAND	JEUNE MATELOT FRANÇAIS
COME DUGUAY	FORGERON
SIMON DORVILLIER	NEGOCIANT CANADIEN
CAPITAINE McKAY	OFFICIER ANGLAIS
HENRI DUCHARME	NOTAIRE
PROCUL	FILS DE SIMON
SEVERIN ROCH	HOMME D'AFFAIRES DE SIMON
REGIS	JEUNE ETUDIANT
BAZINET	NOTAIRE
ZEPHIRIN ROBIN	FORGERON
PERE, PITOCHÉ	MENDIANT
PIERROT	DOMESTIQUE
JEAN	DOMESTIQUE

JEANNE	FILLE DE SIMON
PAULINE	AMIES DE JEANNE
CECILE	
JUSTINE	SŒUR DE SIMON
MARTINE	FEMME DE COME
ANGÉLIQUE	SERVANTE
ROSALIE	MENDIANTE

Soldats, Paysans, etc., etc.

PROLOGUE

Le théâtre représente une partie du village de St-Jean, en 1838.

Dans le fond, façade d'une maison de campagne, porte au milieu, fenêtre à contrevents verts. Le pan de gauche représente la façade d'une vieille forge; à l'angle, on aperçoit une enseigne où se lit: Côme Duguay, forgeron. A côté de la maison, un puits avec brimale. Près d'une des fenêtres, il y a un banc et des seux en bois.

Perspective de la rivière Richelieu dans le fond.

SCENE I

(Au lever du rideau la scène est déserte. Il fait demi-jour. Détonation dans la coulisse. DENIS, vêtu d'un grand manteau, chapeau à large bord, fausse barbe; il tient une cravache en main, et entre en courant et se dirige du côté de la porte qu'il ébranle.)

DENIS—Perdu! je suis perdu!... Ah! la forge (il disparaît dans la forge; pour en ressortir aussitôt, déguisé en forgeron. Il conduit une roue de voiture qu'il frappe avec un marteau.)

SCENE II

(Par la gauche: deux soldats et un sergent, en courant.)

SERGEANT—Halt! (à Denis) Vous avez vu un homme qui courait par ici?

DENIS—Eh! pardine, si je l'ai vu... Mais il ne courait pas, votre homme, il volait!...

SERGEANT—Il volait?

DENIS—Oui! à la gloire!...

SERGEANT (aux soldats)—What does he say?

(Ter soldat hausse les épaules.)

DENIS (montrant la route)—Tenez, voyez-vous cet orme? là-bas, à gauche... Eh! bien, si c'est un patriote, il a dû tourner là pour prendre la route qui mène à la frontière. Mais vu l'heure matinale, j'ai pensé que c'était Bousquet, le bedeau, un peu en retard pour sonner l'Angelus.

(2^{ème} soldat, le repoussant avec la crosse de son fusil.)

Stand aside, stupid frenelman... forward! March... (les soldats repartent en courant.)

DENIS (les suivant des yeux)—Couvrez bien, nobles volontaires de Sa Majesté... meute rouge de Colborn... A qui tient quelquefois la vie d'un homme?... (Il frappe la roue) C'est égal; c'est la première fois que j'aurai gagné quelque chose à la roue... de fortune.

SCENE III

COME (ouvrant discrètement la porte)—Hé! l'ami, que faites-vous là?

DENIS (se retournant)—Come!...

COME—Denis! Toi, toi ici!...

DENIS (domnant la main)—Je viens de sauver ma tête, Come. Deux minutes de plus et j'allais rejoindre mes amis: deLorimier, Cardinal et Duquette, qui vont bientôt monter à l'échafaud!...

COME—Mais mon pauvre ami, tu ne sais donc pas qu'il y a un habit rouge sous chaque buisson qui borde la route d'ici à la frontière. Toute une garnison dans la place même... Attends (il va regarder dans la coulisse, et revient) Parle vite... ce coup de feu?... Ces soldats?...

DENIS—Ecoule: Traqué de place en place par Comeau et ses argousins, après l'arrestation de nos amis, je m'étais réfugié chez André Ducharme!...

COME—Dans le faubourg de Québec?

DENIS—Oui, c'est cela.

COME—Mais ta femme et le petit?

DENIS—Grâce à Dieu, ma chère femme n'a pas assisté à toutes ces alertes. Profitant de la présence de son frère, qui fait le commerce des vins entre les ports français et le Canada, elle s'est embarquée avec mon fils, sur l'"Amélie", à destination de Dieppe, où je vais essayer les rejoindre.

COME—Ton cousin, Dorvillier, qui est revenu de Montréal, hier, n'avait assuré que tu étais sain et sauf, aux Etats-Unis.

DENIS—Le misérable!... C'est lui qui m'a dénoncé. Une heure après s'être présenté chez Ducharme, les volontaires étaient à ma poursuite. Il était accompagné de Sévérin Roch, cette figure de chafouin, qui fait penser aux dénonciateurs du temps de la Révolution française. Penses-tu: deux cents louis sont offerts pour ma tête; ce malheureux n'a pu résister. Serré de près, je n'eus que le temps de sauter par la fenêtre. Les rues de la ville étaient remplies de bureaucrates, forcenés de la pire espèce; hurlant, blasphémant contre les Canadiens, enfonçant les portes, saccageant les maisons... ah! misère, si nous avions en des armes, comme il aurait été facile de repousser toute cette canaille dans le Saint-Laurent. As-tu reçu ma lettre, de Lachenaie?

COME—Pas une ligne.

DENIS—Il s'agissait de me procurer un cheval, et de le tenir prêt dans la savane, le 10 au soir. Tout s'était bien passé, de Longueuil à Lacadie, mais en arrivant à la montée, mon cheval, complètement fou par cette course à travers les terres, ne pouvait plus marcher, je dus l'abandonner et finir le trajet à pieds. J'allais attendre le sentier lorsque j'aperçus un habit rouge en faction.

COME—Eh! bien, c'est ça. Ta lettre a été interceptée!...

DENIS—Mais par qui?

COME—Mais par Dorvillier, parbleu! Oh! il fait de la belle besogne, ton cousin. Aidé de Sévérin, ils ont fait arrêter sept de nos amis, depuis lundi. Ains, il n'y a que ces soldats qui t'ont vu?

DENIS—Je le crois. J'ai couché dans la grange de Fortier, et au petit jour, je me glissais de ce côté, quand tout à coup, je me trouvai nez-à-nez avec cette maudite patrouille. Mais tu le vois, je fais un forgeron fort respectable. Ecoule-moi, Come, ces yeux ne me mettront jamais une cravate de chanvre. Si je dois succomber pour cette cause si chère, que ce soit comme Chénier... Tu entends, Come? face-à-face, poitrine contre poitrine, avec ces maudits... Ils apprendront comment meurent les Levasseurs!...

COME—Et qui parle de mourir? Tiens entre, entre vite...

DENIS—Non, non, noble coeur; en m'ouvrant ta COME (lui donnant la main) Sois tranquille, ils ne te prendront qu'en passant sur ma vieille carcasse. Laisse-moi travailler ça.

(Ils entrent dans la maison.)

SCENE IV

(SEVERIN, puis SIMON. Séverin vient flâner la maison, puis fait signe à Simon, qui paraît.)

SEVERIN—Persomme, tout est fermé...

SIMON—Ces lourdauds se sont laissés bernier. J'aurais dû m'en douter... Oh! tu sais, Simon ne sera pas facile à prendre, il est rusé comme un loup-cervier. C'est à recommencer (regardant) pourtant, ça sent le patriote, ici. Voyons, tu as la lettre?

SEVERIN—Oui...

SIMON—Bon, tu vas la remettre à Côme. Observe le bien, Séverin, questionne-le adroitement, et si tu apprends quelque chose, rejoins-moi chez le colonel McKay (fausse sortie) joue serré avec Côme, c'est un finaud.

SEVERIN—Compris, Simon...

SIMON—Ah! monsieur Denis Levasseur, je suis un loyaliste, un vendu aux bureaucrates; le cousin pauvre qu'on méprise, parce qu'il n'a pas de beaux habits pour figurer dans les grandes réunions patriotiques. Et je laisserais échapper cette belle occasion de rendre mépris pour mépris...

SEVERIN—Et deux cents louis, Simon. Et puis, tous ces avocats vont se tirer d'affaires. Tu sais, c'est comme les chats, ça retombe toujours sur les pattes (à part) et puis tant mieux si les trappes de la potence sont ouvertes, ça lui apprendra... (Simon sort à droite, Séverin regarde autour de la maison, il vient frapper à la porte.)

SCENE V

(COME, fumant sa pipe, sort tranquillement de la maison.)

COME—Bonjour, Séverin, te voilà bien matinal...

SEVERIN—Bonjour, M. Duguay... Oh! il y a longtemps que je suis deloué. Vous savez, mon habitude? Jamais je ne manque la messe de cinq heures. Vos gens sont bien? (feuille dans ses poches.)

COME (à part)—Bonne sainte que je lui casserais les ailes avec des bâches, à cet oiseau de proie (haut) Pas mal, Séverin, pas mal...

SEVERIN—Hum! hum! M. Dorvillier m'avait donné une commission pour vous; une lettre, seulement je parlais pour Lacolle, où M. le Curé m'en voyait conduire ce pauvre Leduc qu'est bien malade. Je me suis dit: ça ne doit pas être si pressé, il y a longtemps que M. Duguay ne reçoit plus de lettre d'amour... (riant) je vous l'apporte ce matin, tenez... (lui donnant.)

COME (surpris)—Une lettre?... de qui ça peut-il bien venir? (cherchant dans ses poches) Tiens, je n'ai pas mes lunettes. Lis-moi donc ça, Séverin...

SEVERIN—Comme vous voudrez (lisant) Lachenaie, le 4 octobre...

COME—C'est signé?

SEVERIN—Denis Levasseur!

COME—Pas possible! Dorvillier m'avait dit que

son cousin s'était enfui aux Etats-Unis... Voyons ce qu'il dit...

SEVERIN (lisant)—Mon cher Côme.—Au nom de ma femme et de mon fils, au nom de la cause des patriotes que nous soutenons, viens à mon secours. Tâche de me procurer des habits de paysans et un cheval, je serai dans la savane, sur la terre de Beau-doin, le dix octobre, dans la nuit. Je compte sur ta vieille amitié, et sur les sentiments communs qui unissent nos familles depuis si longtemps.—Signé, Denis Levasseur.

COME—L'pauvre garçon, il est mal pris, qu'en distu? Voyons, Séverin, que ferais-tu à ma place?... Je sais bien; il faut être charitable, compatissant, La religion nous l'enseigne, n'est-ce pas?

SEVERIN (hésitant)—Dame! c'est sérieuse la révolte, M. Duguay, et quand une cause est condamnée par l'Eglise... Moi, je m'en laverai les mains... c'est le cousin de Dorvillier, il pourrait peut-être faire quelque chose...

COME—C'est ça, Séverin, porte cette lettre à Dorvillier. Le même sang coule dans leurs veines, que ce soit celui d'un patriote ou d'un bureaucrat. Cela le regarde plus que moi, n'est-ce pas? (le retenant) Prends-le par les sentiments, Séverin, tu prêches bien, quand tu veux t'en donner la peine... Seulement, tu ne feras jamais un bon postillon. Voistu, tes lettres sont trop longtemps en chemin (il entr'ouvre la porte.)

SEVERIN—Bonjour, M. Duguay... (à part) Il s'est moqué de moi, le vieux renard... attends!... Patience!... (sort à droite. Côme le regarde s'éloigner. Appelant) Martine!... Zéphir!...

SCENE VI

(Par la porte, MARTINE, puis ZEPHIR.)

COME—Que fait-il?

MARTINE—Pauvre Denis, il tombe de fatigue. La cachette entre les murs est prête, dépêchons-nous.

COME—Bon! Zéphir, prends les habits qui sont dans la forge, et cache tout cela sous le pontage de la lutherie. Allons, vite... As-tu soignée la jument?...

ZEPHIR—C'est déjà fait mon parrain; et je lui ai passé un bon ficou, la bride et la selle sont sous les grossillers, au fond du jardin.

COME—Bien! dépêche-toi...

(Zéphir disparaît dans la forge.)

MARTINE—Mon Dieu! J'ai le coeur serré. Crois-tu qu'il y ait du danger?

COME—Ma pauvre femme, nous sommes dans la main du bon Dieu. Je ne crois pas qu'ils se doutent de la présence de Denis, dans la maison. Séverin est venu tâter le terrain, sous certaine qu'il ne manquera pas de rôder aux alentours...

SCENE VII

(Les MEMES, puis ZEPHIR.)

ZEPHIR—J'ai tout caché, parrain...

COME—Maintenant, mon petit, c'est le moment de montrer si tu es un garçon capable. Cours au village, informe-toi, regarde ce qui s'y passe; ne perds pas de temps et reviens vite...

ZEPHIR—Voulez-vous que j'emporte ma canne

de fer? Tenez, parrain, je vous démolirait Séverin comme ça, tenez... (faisant un geste.)

COME—Va, et sois prudent...

(Zéphir sort à droite.)

MARTINE—Et nous qui pensions les troubles finis... Pauvre Denis, il écrit son testament, bien sûr, il sent sa mort (pleurant) sa maison saccagée, ses meubles détruits, Seigneur! que tout cela est triste...

COME—Bon! te voilà encore partie. Oh! les femmes, les femmes. Grâce aux lamentations des femmes, il y a assez de fils de patriotes cachés, çà et là, dans les granges, pour ne faire qu'une bouchée des Bureaucrates. Va, Martine, et surveille bien Denis, nous le sauverons, sois sans crainte (à part) pourvu qu'il ne fasse pas de coup de tête...

SCENE VIII

DENIS (tenant un papier)—Tiens, mon brave Côme, je te confie mon testament, car celui que j'avais dressé a sans doute été détruit.

COME—Ton testament?

DENIS—C'est une précaution, vois-tu (triste) Qui sait ce que l'avenir nous réserve. C'est plus qu'un testament, c'est un document historique pour l'instruction de mon fils, car ce sont nos enfants qui nous jugeront, Côme. Il est bon que la postérité sache combien était vibrant et fort, le patriotisme des hommes de trente-sept. Nos pères avaient lutté durant cinquante ans contre le despotisme anglais, comme eux, ne devons-nous pas l'exemple? Nous aurions bien voulu rester sur le terrain constitutionnel, nous aussi, mais la tyrannie de nos maîtres a fait déborder la mesure. L'histoire nous approuvera d'avoir résisté aux fourberies d'un Aylmer, comme des hommes de coeur, et d'avoir répondu aux coups de bâtons d'un Colborne, par les armes (bas) Du haut de la lucarne, en arrière, je viens d'apercevoir tout un cordon d'habits rouges qui cerne le village...

COME—Quand cela serait, je t'assure que tu seras introuvable dans cette cachette, qui a déjà servi à dix de nos amis.

MARTINE—Côme a raison, il faut penser à votre femme et à votre cher petit.

DENIS—N'est-ce pas, qu'il est bien gentil?

MARTINE—Et si ressemblant, votre vif portrait...

DENIS—C'est vrai, c'est un Levasseur. Allons, à la grâce de Dieu.

(Il entre, suivi de Martine.)

SCENE IX

(Par la droite, SIMON, SEVERIN, puis les soldats.)

SIMON—Fâcheuse affaire pour vous, M. Duguay, suspect déjà, vous voilà dangereusement compromis par vos relations avec les rebelles.

COME—Mais puisque ces relations ont contribué à éclairer les espions de Colborne, pourquoi vous plaindre?

SIMON—Je ne comprends pas...

COME—Allons! Cartes sur table. Je ne suis pas un enfant, Simon. Tu as dénoncé ton cousin aux autorités!... Ah! tu fais de la belle besogne pour les bureaucrates...



FILION — Rôle de Côme.

SIMON—Eh! bien, oui. Je remplis les devoirs de ma charge, et je fais plus de bien que ceux qui encouragent et cachent ces malheureux exaltés qui veulent conduire la province à sa ruine.

COME—Ah! tu te démasques? Eh! bien, franchement, je t'aime mieux comme ça. Comment malheureux, tu hais ton cousin parce qu'il est plus fortuné, plus heureux que toi? Après tout, je puis encore comprendre cela; l'ambition, l'envie, que de familles séparées par ces âpres convoitises, mais au moins, aie pitié de ces malheureux exaltés, comme tu les appellent. Ces pauvres victimes qu'on arrache à leurs familles ont tout sacrifié, tout, tout... Traqués dans les bois, mourant de faim sur les routes, tandis que les braves volontaires de Sa Majesté, les canardiers à l'aise et avec impunité. Honte à nous, Simon, les plus après à la curée ne sont pas des Anglais. Non, ce n'est pas ainsi que les anciens ce seraient conduits.

SEVERIN—Prenez garde! Simon vous donne de bonnes raisons et vous nous insultez. Le colonel McKay ne sera pas aussi patient, lui.

SIMON—Allons, les perquisitions vont commencer. Si vous connaissez la retraite de Denis, avisez au plus vite (bas) Il peut encore se soustraire aux poursuites en prenant par le côté de la rivière. Vous voyez que je ne suis pas aussi noir que vous me faites.

SEVERIN—Allez lui dire, M. Duguay, il aura le temps de se sauver facilement (déplie un papier et commence à l'afficher.)

COME (furieux)—Tais-toi, traître, maudit! les habits rouges ernent le village... (se laisse pour ramasser le marteau) Je ne sais pas ce qui me tient de te casser la tête avec mon marteau... (Simon fait un signe de la main, et les soldats sortent de la coulisse. Côme, ton naturel) Tiens, tu as be-

soin d'un marteau pour afficher la proclamation qui doit permettre d'assassiner légalement les gens. Tu trouveras des clous dans la forge (bas à Simon) Depuis l'époque où Judas vendit son Dieu, les traitres se font suivre pas une bande (haut) Tu cherches Levasseur? Tu le crois chez moi? (il frappe et Martine paraît) Simon Dorvillier est ici pour questionner... Il paraît que nous cachons Denis: L'avocat patriotique... Notre ami.

MARTINE—Entrez-donc, messieurs, ça ne vous prendra pas longtemps... Voyez, la maison n'est pas grande...

SIMON—Attendez! Affichez la proclamation...

(Séverin entre dans la forge, puis en reviens avec un marteau, des clous; il se met en devoir d'afficher.)

(Simon ôte son chapeau, lisant:)

Dieu sauve la Reine! (soldats présentent les armes) A tous les loyaux sujets de Sa Majesté: Salut. Une récompense de deux cents louis est offerte pour l'arrestation de Denis Levasseur, avocat, domicilié à Montréal, membre de la société révolutionnaire, dite "Des Chasseurs". Quiconque lui donnera asile, ou lui prêtera main-forte, sera passible de la peine qu'il plaira à notre cour martiale d'imposer... Signé: Sir John Colborne... A M. A.-M. Déglise, greffier... Au colonel McKay, à St-Jean, le 1er novembre, 1838.

(Durant cette lecture, Martine tombe à genoux. Côme regarde Simon d'un air de défi.)

SIMON—Soldats, faites votre devoir...

(Martine entre suivie de Simon, Côme, puis les soldats.)

SEVERIN (reste en arrière, il revient sur le devant de la scène. Tirant un fouet de dessous sa redingote, il l'examine)—Tiens, tiens, une cravache montée en argent... (il cache la cravache sous ses habits) Plus de doute... Il est ici... Peut-on mentir ainsi, un si bon catholique. Simon le disait bien: Ce Côme est plus rusé qu'un loup-cervier. Ma foé de gueux, on lui donnerait le bon Dieu sans confession... Si Dorvillier fait le monton, je le ferai marcher, moi. Heu! heu! il faut s'entendre... cent louis ferait diablement bien mon affaire...

SCENE X

(SIMON, COME, MARTINE, les soldats. Par la maison.)

SEVERIN—Eh bien?

SIMON—Rien! (à part) Je l'aurais juré... ha-fout! Nous sommes roulés comme des enfants, Séverin... Il doit être loin...

SEVERIN (ton mielleux)—Comme ça, M. Levasseur, le patriote, n'est pas venu ici?

COME—Mais tu le vois bien...

SEVERIN—C'est drôle... Alors comment peut-il se faire que son fouet à manche d'argent traîne dans votre forge?

(Présente le fouet à Simon.)

SIMON (lisant sur le manche du fouet)—Denis Levasseur... Son fouet! Prenez garde, Côme Duguay, vous êtes plus près de l'échafaud que vous ne le pensez.

COME—Fais ton œuvre, tu entends? Je n'ai pas peur de mourir... Plutôt que de livrer ce brave qui a lutté pour nous contre l'oppression et l'injustice des Anglais, je souffrirais tous les supplices...

SIMON—C'est ton dernier mot?

COME (furiieux)—Oui, va-t'en, tu me ferais faire un malheur...

(Simon, Séverin, les soldats sortent à droite.)

MARTINE (s'appuyant sur Côme)—Oh! que j'ai eu peur quand les soldats donnaient des coups de ha'onnettes dans les murs. J'ai failli écraser. Mon Dieu, que les hommes sont donc cruels.

COME—Là! ma pauvre femme, tout est passé pour le moment, j'en ferais autant pour un compatriote en détresse; mais lui, ce brave cœur... Et son père qui a été si bon pour moi; car cette forge, cette maison, tout cela vient de lui. Ah! si nous parvenons à le sauver, je serai bien heureux, vois-tu, d'avoir pu rendre au fils une faible partie des bienfaits reçus du père.

SCENE XI

(Rumeurs, bruits de cris. Zéphir, un bandeau autour de la tête, en courant, par la droite.)

ZEPHIR—Sauvons-nous, M. Duguay... Les soldats ont commencé à visiter les maisons, ils écartent les murs et luttent les gens à coups de crosse de fusils. Voyez! j'ai reçu un coup... Les gens de l'église se sauvent dans le bois (bruits) Vous entendez? En revenant, j'ai passé près de Simon et du colonel McKay, qui parlaient: "Il me faut cet homme, mort ou vif, quand il faudrait démolir toutes les maisons de St-Jean une à une." Voilà ce que disait le colonel.

SCENE XII

(Des cris se font entendre, des paysans et paysannes, portant des paquets, font irruption sur la scène.)

1^{er} PAYSAN—Qu'allons-nous faire, M. Duguay? Les soldats sont ivres, et sous prétexte de chercher les patriotes, pillent les maisons, et insultent les créatures.

COME—Mes amis, nous n'avons plus d'armes, nous ne pouvons rien faire, mais que quelqu'un avertisse le curé; il fera peut-être entendre raison au colonel McKay...

LE PEUPLE—Oui! oui! allons chercher M. le Curé...

2^{ème} PAYSAN—Tenez! Regardez-donc! Ils défoucent chez ce pauvre Ludger Caron; et ses enfants qui sont malades.

1^{er} PAYSAN—Ciel! ils l'ont tué!...

SCENE XIII

(DENIS, chemise ouverte au col, fusil à deux coups, à la main. Il sort brusquement de la maison.)

COME—Malheureux!... mais tu veux donc mourir? Tu veux donc nous perdre tous?...

MARTINE—Oh! Denis, ne fais pas cela, écoute-moi... Penses à ton fils... Mon Dieu, que vas-tu faire?

DENIS—Laissez-moi, mes amis... Mon fils rougirait de moi, s'il apprenait un jour, que des femmes et des vieillards avaient été impunément violents en ma présence.

(On entend un coup de clairon. Tous se sauvent, sauf Côme, Martine, et Denis qui épaula son arme

et qui vise dans la coulisse. Coup de clairon, roulement de tambour. Le ralliement.)

DENIS (il fait feu)—Tiens, voilà pour le sergent. Touché! un vrai coup de classeur... (visant de nouveau: Au plumet blanc, maintenant... (il fait feu) Du plomb dans l'aile, l'officier... Vivent les Patriotes!... Vive Papineau!...

(Bruit de pas. Coup de feu dans la coulisse. Côme tombe et Martine le soutient. Denis retraite près du puits, brandissant son arme.)

SCENE XIV

(Par la droite, le colonel McKAY, suivi de six hommes, la ommettes aux fusils.)

McKAY—Rendez-vous!... Vous êtes mon prisonnier!...

DENIS—Jamais! Mort à qui me touche... Vive Papineau!... Vivent les Fils de la Liberté!...

McKAY—Ready?... Aim! Fire!... (ils font feu.)

DENIS (chancelle; il vient tomber sur le puits.)—Vivent les Patriotes!...

McKAY—Sergent, notifiez le coroner!...

MARTINE—C'est fini, il est mort.

RIDEAU

ACTE I

Laps de vingt ans, entre le Prologue et le 1er Acte.

Mêmes décors qu'an Prologue: Maison, forge à gauche, puits. La scène est coupée en deux par une petite clôture à claire-voie, avec porte au milieu, à gauche. A droite, le plan latéral représente la façade d'une villa moderne, avec véranda, petit parterre, tables, chaises, un banc rustique.

SCENE I

(Au lever du rideau, COME, en veston, est assis sur un banc. Il hache du tabac. MARTINE, assise dans une berceuse, tricote.)

COME (portant la main à son épaule) Aie! et dire qu'il y a vingt ans que cette satanée balle m'a cassée l'épaule... Ah! je ne vauit plus grand chose, ma pauvre Martine.

MARTINE—Ta blessure te fais souffrir? Aussi, pourquoi persister à la forge? Mon Dieu, nous avons de quoi vivre...

COME (allumant sa pipe)—Ne plus faire chanter mon enclume? Ne plus entendre le roulement de mon vieux soufflet? Ça serait bien dur. Mais tu as raison, femme, un vieux raccorni comme moi... enfin, chacun son temps...

MARTINE—Mais puisque tu cèdes la forge à Zéphir; l'enclume re chônera pas et tu pourras écouter tout à ton aise. C'est un brave coeur et un bon travaillant.

COME—Zéphir veut prendre à son compte, et je l'approuve. Il y a une pièce toute préparée chez le notaire, qui n'attend que sa signature. Je lui cède la vieille boutique et la clientèle.

MARTINE—Tu as fait cela?... va-t'il être content. Il ne lui restera plus qu'une inquiétude...

COME—Quoi donc?

MARTINE—Il craint que Dorvillier ne mette obstacle à son mariage avec cette bonne Angélique. Tu la connais? Pour ne pas déplaire à Jeanne, elle est capable de faire attendre Zéphir jusqu'à l'automne (elle se lève) Si tu voulais bien faire plaisir à ces enfants, tu en parlerais à Simon. Cela vous rapprocherait, et plus tard, qui sait, vous vous donneriez la main...

COME—Moi?... Moi, donner la main à cet homme? A Simon Dorvillier? Jamais!... Oh! je sais, tu vas me dire: Les bureaucrates et les patriotes de trente-sept se sont souvenus qu'ils étaient enfants de la même race, et ils se sont serrés la main. Mais entre Simon et moi, il y a plus que le naufrage d'une cause qui m'était chère, il y a la tombe de mon meilleur ami... Il y a la trahison d'un renégat!... Cha-

que fois que je regarde le vieux puits, cette scène inoubliable passe devant mes yeux... Pauvre Denis. Patriote au coeur généreux, lâchement exécuté... Plus heureux que toi, il m'a été domé de vivre assez longtemps pour pouvoir dire: Non! le sacrifice n'a pas été stérile. Le sang des patriotes a marqué une ère nouvelle. Au moment des suprêmes résolutions, le peuple canadien saura se retrouver aux pieds des monuments qui marquent vos dépouilles... Il saura conserver le précieux héritage que vous nous avez légué, ou mourir comme vous, pour nos Institutions et nos Lois.

MARTINE—Prend garde d'être injuste, Côme.



PAUL CAZENEUVE — Rôle de Maurice.

Sans la trahison infâme de Séverin Roch, Denis aurait peut-être été sauvé (sifflet de locomotive) Tiens, le train de Montréal qui arrive, Zéphir va être ici dans quelques minutes.

COME (regardant)—Le voilà! mais regardez donc...

SCÈNE II

(Les MEMES, ZEPHIR, endimanché, tenant un grand porte-manteau.)

MARTINE—Le crapoussin! Il étreint son tuyau de noce...

ZEPHIR—Bonjour! Bonjour!... Les gens de la maison sont bien?

MARTINE—Bonjour! Zéphir, comme tu t'es mis beau...

SCÈNE III

(Les MEMES, puis ANGELIQUE, par la porte du cottage.)

ANGELIQUE—Avez-vous passé sur le Champ-de-Mars, M. Zéphir? Est-il faraud?... (elle s'avance et lui donne la main. Zéphir veut lui prendre la taille, elle l'évite) Bon! bon! Foiséau a changé de plumage, mais c'est toujours le même forgeron entreprenant...

ZEPHIR (se dandinant)—Vous pouvez admirer, ça ne coûte rien...

MARTINE—Il est mis comme un membre de la chambre haute, je vous dis. Il n'y a pas, il faut absolument mouiller ça...

ZEPHIR—Vous avez raison, maman Duguay... (Martine apporte des verres.)

MARTINE (servant à la ronde)—Un petit coup à la santé de la future Madame Robin, et de son Zéphir... (ils boivent) Maintenant, assieds-toi-là et raconte-nous ton voyage.

ZEPHIR—Ah! mes amis, quel voyage!... D'abord, faut que je vous dise: On arrive à la place Jacques Cartier, en bateau, à onze heures du matin. Je me suis dit: J'ai bien le temps d'aller marchander les montres avant midi. J'entre dans un magasin, près de l'audience; puis v'là la commis qui commence à me montrer des barloques, grosses comme des boîtes de cirage. Mais il s'est vite aperçu que je connaissais ça (tirant une montre) Tenez! regardez-moi ça... Six piastres... (à Côme) entendez-vous le tic-tac?...

COME—En effet, on dirait d'une pendule...

ZEPHIR—C'est une patente. Balancier double, treize rubis, seize carats ou carottes, je ne sais pas trop... enfin, c'est garanti pour dix ans. Après cela, je pique au Fort St-Jean-Baptiste, chez mon oncle Jos. Vous parlez des embrassades... je pense que la grosse bière a coulé. Après le dîner, on est allé au Jardin Guilhaud. Si on a ris devant la cage des singes... j'en ai encore des bosses. Les boutons de culottes portaient comme des balles. Le soir, je pars avec Siméon Lagrenade, et Pite Paquin, pour aller entendre battre neuf heures, sur le Champ-de-Mars. Il y avait du monde... du monde! et des belles créatures; pas faronches. Ah! si j'avais eu mon tuyau...

ANGELIQUE—Entendez-vous ce monsieur?... deux jours parti... Sois tranquille, tu n'y retournera pas seul... je t'en passe un papier...

ZEPHIR—Non, mais c'est pas ça, au milieu du plaisir, v'là que je m'aperçois que mes amis étaient partis. Impossible de retrouver ma rue. Je prends un cab, et savez-vous ce que ce torblue de charretier m'a fait? Il m'a trimbalé deux heures, toujours sur la même rue. Ça m'a coûté neuf francs... Vous parlez que ça marche les trente-sous à Montréal.

MARTINE—Tu as fait toutes tes emplettes?

ZEPHIR—Béau dommage!... Ah! Angélique, ai tu voyais les belles fanfreluches, les jolies jarretières... c'est dans mon porte-manteau...

MARTINE—C'est bon, nous regarderons après souper.

ZEPHIR—Attendez, il faut que je vous raconte l'accident...

TOUS—Un accident!...

ZEPHIR—Imaginez-vous. J'étais descendu au Grand Marché pour m'acheter du tabac canadien, et j'arrive juste comme le "Terrebonne" accostait, lorsqu'une jeune fille tomba à l'eau, paf!...

ANGELIQUE—Ah! mon Dieu...

ZEPHIR—Je me précipite avec les autres, mais tout à coup un jeune homme habillé en matelot, saute à l'eau, et comme la jeune fille allait disparaître sous la roue, il l'empoigne comme ça (il saisit Angélique.)

ANGELIQUE—Miséricorde!...

ZEPHIR—Ce garçon-là nageait comme un poisson. En deux minutes, il l'avait sauvée. Et le frère de la demoiselle la recevait au bout du quai.

COME—Son frère! Mais tu les connais-donc?...

ZEPHIR—Je crois bien!... C'était mademoiselle Pauline Marchand et son frère, Régis.

ANGELIQUE—En voilà une surprise pour mademoiselle Jeanne. Elle qui les attends ce soir; vous savez qu'ils doivent passer leurs vacances ici?

ZEPHIR—On a cherché le brave garçon qui avait fait le sauvetage, mais il avait disparu. J'ai trouvé ça hors du commun. N'est-ce pas M. Duguay?...

COME—Bien brave, en effet...

ZEPHIR—Quelqu'un a dit que c'était un matelot français...

ANGELIQUE—Je cours raconter cela à mademoiselle Jeanne. Vous savez que le prétendu de notre demoiselle arrive ce soir? grande visite: le capitaine McKay, M. le notaire Ducharme (elle va pour s'éloigner.)

ZEPHIR (retenant Angélique)—Eh! pas de récompenses pour ces bonnes nouvelles?

ANGELIQUE—Veux-tu bien!... si on ne dirait pas que c'est lui qui a sauté à l'eau.

ZEPHIR—Sauter à l'eau! Avec un tuyau qui m'a coûté quinze francs, à la basse-ville, je pense pas. Pour ma petite Angélique, je ne dis pas. M'a dire comme l'autre: j'aurais risqué le bouillon.

MARTINE—Entrons souper. Pauvre Pauline, en voilà une aventure.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IV

(PIERROT, un sac sur le dos. Il entre par le fond, à droite. Il cherche dans son sac.)

PIERROT—En a-t-il des lettres, le bourgeois... Voyons, le journal de M. Duguay: "Le Pays", Pévangelie des vieux patriotes. Hô! M. Duguay (il va jeter le journal chez Côme.)

SCENE V

(PIERROT, puis par la porte du cottage: SIMON, DUCARME, JEANNE, JUSTINE, puis PROCU, par le fond.)

SIMON—Vite, Pierrot, les lettres. Le courrier est attendu avec impatience.

JEANNE—Vite, Pierrot, les lettres...

JUSTINE—Si nous prenions l'air, en attendant le capitaine McKay? Il ne saurait tarder bien longtemps, n'est-ce pas, Simon?...

SIMON—Très bien. M. Ducharme ne sera pas fâché de fumer un cigare, en causant (lui donne un cigare) On (touffe dans cette villa qui reste fermée tout l'hiver.

JEANNE—Une lettre de Pauline... Oh! je je meurs d'impatience... (ouvre la lettre, lisant) Ma chère Jeanne,—Avant d'avoir reçu une lettre, tu auras sans doute appris par le journal, avec force détails, que ta prosaïque amie a été l'héroïne d'une de ces aventures, qu'on accuse les romanciers d'introduire trop souvent dans leurs livres: je veux parler de la jeune fille qui tombe à l'eau... Rassures-toi, j'en ai été quitte pour la peur. Voici l'affaire: J'arrivais de Québec, et, m'étant étourdiment penchée pour parler avec Régis, je fis un plongeon "Style de composition". Le St-Laurent me reçut dans ses flots bleus (Procuul entre) J'allais disparaître sous la roue... quand un jeune homme...

PROCU—Le beau Léandre et les flots bleus...

HENRI—Heureux jeune homme, voilà ma dernière chance qui s'envole...

JEANNE—Riez, sceptiques que vous êtes...

SIMON (pliant son journal) Ne les écoutez pas, ils sont jaloux.

JEANNE (continuant à lire)—Régis a vainement cherché ce héros, mais il avait disparu. A plus tard l'épilogue... Ta Pauline qui t'embrasse.

PROCU—Eh! bien, voilà encore une preuve frappante de l'insuffisance du programme de l'enseignement des jeunes filles...

HENRI—Écoutez! Écoutez!

PROCU—Mais oui. Au couvent on fait de la broderie, de la cosmographie, de la trigonométrie, même, mais pas de natation. La femme moderne n'aura atteint son entier développement que lorsqu'elle aura cessé de tyranniser l'homme par sa faiblesse exigente. On développe la tête au détriment des muscles.

SIMON—Voilà un reproche que je n'ai jamais fait à tes professeurs...

(On rit.)

JEANNE—Écoutez tous! Procu a une théorie: "L'élevation de la femme par le byceps"... Qu'en pensez-vous, tante?

JUSTINE—Vous allez voir qu'il lui manque quelque chose, pour terminer le grément de son fameux yacht, "Le Martin-Pêcheur"... Quand Procu devient sérieux, c'est qu'il y a une baisse dans ses finances.

JEANNE—C'est à-dire qu'il a fait...

PROCU—Vous êtes féroce, tante Justine (à Jeanne) Et toi, oh! attends.

SIMON—Vous n'y êtes pas, Procu que j'avais chargé de ma correspondance, depuis que nous sommes arrivés, s'ennuyait à mourir, il émaillait mes lettres de fautes, et de termes de sport, au désespoir



CODEAU — Rôle de Procu.

de mes sobres clients de la rue St-Paul. Aussi, ai-je été obligé de le relever de ses lourdes fonctions. Ah! garemment, réjouis-toi d'être le fils de Dorvilleur, qui a peiné durant vingt ans pour que tu puisses faire le sport.

PROCU—Voyons, papa, est-ce que je ne fais pas honneur à la maison Dorvilleur, dans cette branche importante? chacun sa spécialité, quoi...

SIMON—Jolie branche, qui donne des fruits secs dans presque chaque famille, où le papa, trop bon, trop mou, laisse faire. Sois tranquille. J'ai chargé Gauthier de me choisir un garçon intelligent et faible et de me l'envoyer ici. Je viens justement de lire l'annonce dans "Le Pays".

PROCU—Bravo! papa. Vous êtes le prince des négociants. Oui, papa, vous aurez votre statue, c'est moi qui vous le dit.

SCENE VI

(Les MEMES, puis McKay, par le fond.)

SIMON (empressé)—Bienvenu, mon cher capitaine...

McKAY (donne la main, saluant, il vient à Jeanne)—Quelle joie de vous revoir à St-Jean, mademoiselle. Votre villa m'a paru bien triste durant ce long mois, avec ses portes closes.

JEANNE—Eh bien! soyez heureux, monsieur, cette porte est maintenant toute grande ouverte en votre honneur. Nous vous attendons.

McKAY—Merci... M. Ducharme, je ne me trompe pas (donne la main) (à Procu) M. Procu! L'infatigable sportsman... Les records de l'an dernier n'ont qu'à bien se tenir, n'est-ce pas?...

PROCU—Ah! capitaine, si vous voyez le "Martin-Pêcheur"... J'en ai fait un yacht épatant. Une coque neuve, et un beaupré neuf que je viens de faire installer, et mon gouvernail, une vraie surpren... et le mât! Je dressé le nouveau mât demain...

HENRI—Sapristi!... à ce compte, il ne doit pas rester grand chose du "Martin" de l'an dernier...

JEANNE—Mais si, monsieur Ducharme. Il reste les écrouilles. Procul les garde en souvenir des parisi qu'il nous à fait perdre sur son trop fameux "Martin".

PROCL (il veut saisir Jeanne)—Petite méchante.

JUSTINE—Veuillez nous excuser, M. McKay... Jeanne, mon enfant, vous avez des ordres à donner à Angélique. Vous occupez encore votre petite chambre de l'année dernière, capitaine, cela est bien étroit. Mais à la campagne, que voulez-vous...

McKAY—Je suis confus, madame (à Jeanne) cette chambre est charmante et les rêves qu'on y fait sont bien doux.

JEANNE—Toujours poétique? Vous entendez, papa? M. McKay ne dit pas de mal de notre villa. Il ne regrettera pas son Mess de Montréal (Jeanne et Justine par le cottage.)

SIMON—Vous y serez très mal. D'abord, votre sommeil sera dérangé tout comme le mien, par le bruit de cette maudite forge. Que voulez-vous, ce vieux forgeron est têtue comme un Breton. Il a refusé trois fois la valeur de sa bicoque. C'est un voisin à perpétuité.

McKAY—Ainsi, l'irascible patriote, digne émule de Sans-Souci, reste réfractaire à la vente de son immeuble? Vous êtes maire, que ne lui faites vous servir une petite expropriation, puisque c'est un parti-pris.

SIMON—C'est une vengeance! Cet homme me hait, et sa présence à ma porte, empoisonne les quelques semaines de repos que je viens chercher ici avec ma famille.

McKAY—Il aime vos enfants, cependant. Je serais porté à croire que votre voisin intransigeant vous boude par respect pour ses anciennes convictions politiques.

SIMON—Côme Duguay est intelligent et honnête, mais sous l'enveloppe rude du forgeron de campagne, il y a l'étoffe d'un vieux partisan haineux et irréciliable. Il n'a pas oublié le fiasco du mouvement insurrectionnel; il est pauvre, et je suis riche. Il ne peut me pardonner d'avoir hérité de la succession Levasseur. Il m'accuse d'avoir livré mon cousin; sans enfants, il envie mon bonheur. Ah! maudites soient ces haines et ces divisions que la révolte nous a léguées.

McKAY—Je me réjouis à la pensée que mon père et vous étiez d'accord. Ce qui me permet d'aspirer à la réalisation du beau projet que mon père avait formé: celui d'unir nos deux familles.

SIMON—Je vous ai donné ma parole, capitaine, mais ma fille est bien jeune; à vous maintenant de bien plaider votre cause.

SCENE VII

ANGÉLIQUE (par la droite)—Monsieur Dorvillier, la table est servie...

SIMON—Entrez donc, mon cher. Je m'amuse à bavarder et vous mourez de faim... (ils entrent à droite.)

ANGÉLIQUE—Est-il raide sous son habit rouge? C'est curieux, moi je n'aime pas ça les has de soie (remonte la scène.)

SCÈNE VIII

MAURICE (par le fond. Il chante dans la coulisse.)

ANGÉLIQUE—Je gage que c'est Zéphyr... Est-ce toi, Zéphyr?

MAURICE—Non, mademoiselle, ce n'est pas le zéphyr, mais c'est un bon vent qui m'amène au port; car si je ne me trompe pas, c'est bien ici que demeure M. Dorvillier?

ANGÉLIQUE—Oui! Vous désirez lui parler?

MAURICE—S'il vous plaît... Mais dites-moi, quel est ce zéphyr que vous semblez attendre?

ANGÉLIQUE—C'est mon cavalier...

MAURICE—Cavalier! (à parti) zéphyr, cavalerie indigène, c'est cela. Vous êtes la bonne?

ANGÉLIQUE—La bonne?

MAURICE—Oui, au service de M. Dorvillier...

ANGÉLIQUE—La fille engagée, vous voulez dire... Est-il drôle avec sa bonne.

MAURICE—C'est que, voyez-vous, dans mon pays, les hommes portent de jolis petits bonnets blancs. On les reconnaît au premier coup-d'œil.

ANGÉLIQUE—Ah! oui, des coiffes... tiens, c'est drôle, il n'y a que les vieilles qui en portent, par ici.

MAURICE—A la bonne heure! la coiffe française existe encore.

ANGÉLIQUE—Je vais prévenir le bourgeois (à parti) c'est un Français...

(Sort à droite.)

MAURICE—De Montréal à Saint-Jean, à pieds, en six heures. Et l'on accuse les marins d'être de mauvais marcheurs (il examine la place. Lisant) Côme Duguay, Forgeron... Mais c'est tout à fait Normand ou Percheron, que cette maison avec la forge tout près (il s'assied) Quel beau pays, et surtout quelle brave population... A ces seuls mots: Je suis Français... les mains se tendent, et l'étreinte est si cordiale, si sincère, que l'on croirait revoir des parents qui nous aiment et dont on a été séparés depuis longtemps. Ce culte touchant pour une France disparue, hélas! depuis des siècles, n'a remué profondément... Et dire que dans nos écoles, on s'enthousiasme pour la Grèce; on pleure sur les malheurs de la Pologne, et l'on nous laisse ignorer que, perdu sur les bords du Saint-Laurent, un million de Français tendent leurs bras vers la France, et puissent dans cette inaltérable affection, la force de résister à toute assimilation. Comment, l'amirauté connaît avec précision, la profondeur des eaux dans chaque port de ce grand fleuve, et personne ne nous parle de l'ardeur patriotique qui anime ces braves gens? Honte à nous...

SCÈNE IX

(MAURICE, SIMON, puis McKAY donnant le bras à JEANNE, JUSTINE, HENRI, puis ANGÉLIQUE, qui apporte une lampe. Le jour baisse. Jeanne s'assied, McKay se place derrière son fauteuil.)

SIMON (riant)—Ne te désolais pas, Justine, le menu a beau être soigné, il est noisette que pour les amoureux, l'appétit est aussi variable que la température (à Maurice) Vous désirez me parler, mon garçon?...

MAURICE (donnant une lettre)—Voici une lettre

qui vous expliquera le but de ma visite. Veuillez m'excuser, monsieur, si je me présente aussi tard...

SIMON (à part)—Ah! ça, Gauthier est fou... Je lui demande un commis, et il m'envoie un matelot. Mon comptable, à Montréal, m'informe que vous êtes Français...

MAURICE—J'ai été déposé aux écritures à la Préfecture Maritime de Brest, secrétaire de M. le Commandant Peyron, à bord du "Lavoisier". M. le consul de France, à Québec, a bien voulu me recommander, et j'espère...

SIMON—Hum! hum! Je ne crois pas que vous fassiez mon affaire. Je suis très difficile sur le choix de mes employés. Dans le commerce, nous nous méfions un peu des étrangers...

MAURICE (Jeanne parle bas à Angélique qui apporte une chaise à Maurice.)—Le bon accueil qui m'a été fait dès mon arrivée dans ce beau pays, m'avait porté à croire à une exception en faveur des Français...

SIMON—Justement. Eh bien! ce sont eux qui nous mettent le plus facilement dedans. Oh! je ne dis pas cela pour vous, mais voyez-vous, il me faudrait un garçon capable, ensuite il faut parler l'anglais et l'écrire... ainsi, vous voyez?

JEANNE—Mais vous le parlez si peu, papa, tante et moi, pas du tout.

SIMON—Saprelotte! c'est bien un peu pour cela...

MAURICE—Je parle et écris l'anglais et l'allemand. J'ai servi d'interprète en Crimée.

SIMON—Et puis, ce n'est pas tout. Comme il s'agit de manier des sommes considérables, il me faudrait des garanties sérieuses.

(Il examine la lettre.)

JEANNE (Jeanne descend la scène avec McKay.)—Cet interrogatoire est insupportable. Papa va finir par lui demander s'il doit à son tailleur, et s'il appartient à quelque société de tempérance. Pauvre jeune homme, si loin des siens.

McKAY—Que voulez-vous, c'est un petit incident dans le "struggle for life". Vous appelez cela "Bataille de la vie", je crois...

HENRI—Pardon! M. Dorvillier, vous ignorez peut-être que tout soldat français est porteur d'un livret contenant le numéro matricule, le nom, l'âge, les états de service, les faits d'armes.

SIMON—Voilà qui est bon à savoir. Vous avez cela?

MAURICE—Voici, monsieur... (remettant.)

SIMON—Lisez-nous cela, M. Ducharme...

HENRI—Lenormand, Maurice, No 720. Né à St-Pierre-Miquelon. Aspirant de deuxième classe. Service actif à dix-huit ans. Expédition au Sénégal, blessé d'un coup de lance. A permuté dans l'infanterie. Campagne de Crimée. Blessé à Inkermann. Cité à l'ordre du jour et décoré (parlant) Mais c'est superbe, n'est-ce pas, capitaine?

McKAY—Oui, les Français nous ont assez bien secondé à Inkermann.

MAURICE—Pardon! capitaine, c'est sauvé que vous voulez dire. La langue vous aura fourchée.

HENRI—Permettez-moi de vous donner une poignée de main. J'échangerais volontier mon brevet pour de tels états de service.

MAURICE—Merci!...

SIMON (réfléchissant. A part)—Les salaires sont

très bas en France, cela ne me coûtera pas cher. Mais où ai-je vu la ressemblance de cette figure? c'est singulier... Allons! je vous prends à mon service. Nous sommes tous d'accord que vous êtes un brave marin, ce qui ne prouve pas que vous ferez un bon commis. Nous verrons, nous verrons. Installez-vous près d'ici, car je désire vous avoir sous la main, afin de pouvoir vous mettre au courant de mes affaires, au plus vite... Maintenant, mon cher McKay, je vous propose une partie de dix. Êtes-vous toujours aussi chanceux?

McKAY—S'il faut croire au diction... (regardant Jeanne) Je serai battu ce soir.

(Simon, McKay, Henri, entrent dans la maison. Justine reste un instant sur la véranda. Angélique range les chaises. Maurice se rapproche de Jeanne.)

JUSTINE—Ne reste pas au sérén trop longtemps, mon enfant...

JEANNE—Non, tante (à Maurice) Votre livret, monsieur...

MAURICE—Merci, mademoiselle. Je n'oublierai jamais votre généreuse intervention en ma faveur (saluant.)

JEANNE—Oh! monsieur, il ne faut pas me remercier, vous devez tout à la sincérité de vos paroles, à ce beau parler de France qui nous va droit au coeur, à nous Canadiens (s'approchant) Voulez-vous me permettre de regarder votre croix?... C'est la première fois que je vois une décoration française...

MAURICE (avec empressement)—Avec joie, mademoiselle... (lui présente la croix.)

JEANNE—Oh! que c'est joli... seulement, j'aimerais mieux un ruban bleu, moi...

MAURICE (riant)—Bleu-ciel, comme vos yeux... c'est que le rouge, voyez-vous, nous rappelle que c'est avec son sang qu'il faut acheter le droit de porter cela sur sa poitrine...



JULIEN DAOUST — Rôle de McKay.

SCENE X

(ZEPHIR, par le fond, fredonnant, se met à fermer la porte de la forge.)

ZEPHIR—Tiens, un nouveau... les amoureux ne manqueront pas chez Simon.

JEANNE (portant la croix à ses lèvres)—Vous allez trouver le service dur, ici, il y a beaucoup à faire.

MAURICE—Je ne crains pas le travail et je vais tout faire pour mériter la confiance de M. votre père (regardant chez Côme, à Angélique) Aurais-je quelque chance de me loger chez votre voisin? au moins pour quelques jours...

ANGÉLIQUE—Ça sera pas difficile, si Zéphir veut s'en charger. Hé! Zéphir! Zéphir!...

ZEPHIR—Bonsoir Bonsoir mademoiselle Jeanne, Bonsoir, mademoiselle Angélique, et qu'est-ce qu'il y a? Je suis à votre service (regardant Maurice) Tiens! le Français...

MAURICE—Pardon, vous me connaissez?...

ANGÉLIQUE—Allons-donc, Zéphir, monsieur est étranger et il vient d'arriver.

ZEPHIR—Laisse-moi donc tranquille. N'est-ce pas vous que j'ai vu sauter à l'eau pour sauver une jeune créature tombée en bas du "Terrehonne"?

MAURICE—En effet. Vous étiez-là?

ZEPHIR—Bon, vous voyez bien, hein!...

JEANNE—Oh! monsieur, le ciel vous récompensera pour cette belle action.

MAURICE—Cette jeune fille...

JEANNE—Est ma meilleure amie. Ah! monsieur, c'est mal de vous être dérobé à leurs recherches. Laissez-moi vous remercier pour eux, du fond du cœur (elle lui donne la main, qu'il baise.)

ZEPHIR (à Angélique)—Que le diable soit mort! en voilà un qui va faire manger de l'avoine au capitaine McKay, qu'en pensez-tu?

ANGÉLIQUE—Clut!...

JEANNE (saluant Maurice)—Au revoir...

(Sort par la droite.)

ANGÉLIQUE—C'est le nouveau commis de M. Dorvillier. Va donc demander à M. Duguay s'il peut lui donner à convertir.

ZEPHIR—C'est correct, on vous obéit, ma petite Angélique...

ANGÉLIQUE (se dirige à droite)—Bonsoir, monsieur! Bonsoir, Zéphir!...

ZEPHIR—Par ici, monsieur (à part) drôle d'affaire... Vous n'avez pas peur de l'eau à ce qu'il paraît?...

MAURICE—Dame! les marins, voyez-vous, ne craignent que l'eau que l'on met dans le vin...

ZEPHIR (frappant chez Duguay)—M. Duguay! M. Duguay!...

SCENE XI

COME (paraît à la porte, recule étonné) Denis!... (bas) Denis Levasseur!

MAURICE (bas)—Denis Levasseur... Je me nomme Maurice Lenormand, et j'entre au service de M. Dorvillier, demain. Pourriez-vous, sans trop d'inconvénient, me loger cette nuit?...

COME (s'avance)—Je deviens fou... ces yeux! cette voix!... Dieu aurait donc fait un miracle (à Maurice) Mon émotion vous étouffe, n'est-ce pas? C'est que par une de ces coïncidences qui font quelquefois partie des dessins du Bon Dieu, vous êtes la reproduction vivante d'un homme que je pleure depuis vingt ans.

MAURICE—Un parent qui vous était cher?...

COME—Mais que cela! Un martyr pour la liberté... entrez et soyez le bienvenu.

(Maurice se découvre et s'incline avec respect.)

RIDEAU

ACTE II

La scène représente un salon, dont une partie a été convertie en étude. Dans le fond, à droite, un pupitre, papiers, livres, etc. Dans le fond, à gauche, grande porte, avec vue sur la rivière. A gauche, porte donnant sur la véranda. A gauche, porte donnant sur les appartements, avec portières élégantes.

SCENE I

(MAURICE est assis au pupitre, et écrit. ANGÉLIQUE époussette les meubles en fredonnant.)

MAURICE—Toujours gaie, Angélique?... Ah! pour le cœur léger, les heures passent vite...

ANGÉLIQUE (s'approchant de Maurice)—C'est vrai, monsieur Maurice, que nous sommes les pinsons de la maison. M. Dorvillier est toujours de mauvaise humeur, depuis quelque temps: le grain ne se vend pas bien, tantôt il tempête contre Procul pour ses folles dépenses, tantôt contre Séverin qui le pille... Et mademoiselle Jeanne, bonne sainte, je ne la comprend plus...

MAURICE—Ah!...

ANGÉLIQUE—Oui, depuis que la date de son mariage est fixée...

MAURICE—Ah! la date est fixée?...

ANGÉLIQUE—Comment, vous ne saviez donc pas? Mais oui, dans trois semaines. Eh! bien, autant elle était joyeuse et taquine, autant elle est capri-

cieuse et maussade (secouant la tête) Oh! pour une fiancée... Je vous dit qu'elle le fait marcher, le capitaine. Moi, c'est tout le contraire, à chaque fois que je pense à Zéphir, il faut que je chante, je yeux pas m'en empêcher.

MAURICE—Ah! quel veinard, que ce Zéphir...

ANGÉLIQUE—Veinard? Eh! non, c'est un M. Robin...

MAURICE—Je veux dire chanceux, heureux, quoi.

ANGÉLIQUE—Ah! je comprends... (à part) Il vous a toujours des mots, ça ne le gêne pas pour parler en termes. Vous dites ça d'un air... Rien ne vous empêcherait de l'être, vous aussi, car depuis deux mois que vous êtes ici, toutes les demoiselles vous font les yeux doux (bas) Mademoiselle Marchand, qui est fille unique, par exemple... En voilà une qui vous trouve extra.

MAURICE—Prenez garde, Angélique, il n'y a d'extra que votre trop fertile imagination. J'ai pu rendre un petit service à mademoiselle Marchand,

et elle me témoigne une grande reconnaissance; d'ailleurs, monsieur Ducharme est là...

ANGÉLIQUE—Pétit service!... vous qui l'avez sauvée!... Oh! tenez, vous êtes trop modeste, vous ne saurez jamais vous y prendre pour courtoiser les filles de par ici... Mademoiselle Jeanne a bien raison de dire que vous vous tenez toujours caché comme un grillon.

MAURICE—Mademoiselle Dorvillier a raison, Angélique, le grillon doit se contenter de regarder de loin, seuls les beaux papillons bleus ou rouges ont le privilège d'aller butiner parmi les fleurs...

(Voix) Angélique! Angélique!...

ANGÉLIQUE—C'est mam'zelle! (fausse sortie) N'ayez-donc pas si peur des papillons, des rouges, surtout... (sort à droite.)

SCENE II

MAURICE—Ai-je donc si mal gardé mon secret?... (pensif) Oui, il faut cacher ma souffrance... moi qui donnerais volontiers ma vie pour cette fleur adorable et charmante qui sera bientôt la femme du capitaine McKay... Si je luttais... (jette sa plume) Quelle folie!... De quel droit irai-je troubler la vie de cette enfant?... Ah! je comprends bien sa conduite à mon égard; elle se sent blessée de ma feinte indifférence; elle si bonne, si généreuse... (se promenant de long en large) Allez au Canada, n'avait-on dit; vous êtes jeune, courageux, vous y ferez votre chemin. Là, pas de préjugés, pas de distinctions sociales comme il en existe chez nous, pas de conventions mesquines et étroites, la seule royauté est celle de l'intelligence. Erreur, hélas! partout, le monde est le même: "Ton courage et l'honneur," d'adorable ressource; et voilà la chanson vieille comme le monde, et qu'un gueux comme moi n'a pas le droit d'oublier... (il revient au pupitre) Allons! cherchons un moyen pour quitter honnêtement cette maison. La Patrie a besoin de ses enfants, retournons donc sur la mer, j'y cacherais mieux là ma peine, et les regrets les plus amers de ma vie.

SCENE III

(JEANNE paraît par la droite, tenant un livre à la main. Elle traverse la scène, va regarder par le fond. Elle répond à peine au salut de Maurice et vient s'asseoir sur un sofa; elle ouvre son livre, feint de lire et regarde Maurice à la dérobée.)

JEANNE—Vous me paraîsez bien absorbé. Quel est donc ce travail si urgent?...

MAURICE—Ce sont les factures que Séverin doit bientôt venir chercher...

(Un temps.)

JEANNE—Est-ce que vous irez aux régates?...

MAURICE—Oui, mademoiselle...

JEANNE—Comme spectateur?...

MAURICE—Non, mademoiselle. Je compte commander le yacht de monsieur votre frère...

JEANNE—Contre celui de monsieur McKay?...

Vous savez que Procul n'a aucune chance...

MAURICE—Au contraire, j'espère bien que le "Martin-Pêcheur" fera bonne figure.

JEANNE—Ce qui n'empêchera pas mon frère d'être aussi ridicule qu'il l'a été l'an dernier.

MAURICE (riant)—Voilà qui n'est pas flatteur



VILLERAÏ — Rôle de Zéphir.

pour la marine française... Alors vous tenez pour le "Britannia"?...

JEANNE—Je suis Canadienne, monsieur...

MAURICE (après un temps)—Quel est ce joli livre?...

JEANNE—"Corinne ou l'Italie"!... Un cadeau de monsieur McKay. Que pensez-vous de son choix?

MAURICE—Mon Dieu! mademoiselle, je ne le trouve pas très heureux...

JEANNE (ironique)—Vraiment! Ah! je comprends, une petite Canadienne comme moi ne comprendra pas grand chose, là-dedans. Un classique, pensez-donc. C'est "Geneviève de Brabant", ou "Les Contes de Perrault" qu'il faudrait, n'est-ce pas?...

MAURICE—Mademoiselle... Je ne vous ferai pas l'injure de croire que cette réflexion est sérieuse. Ce livre contient sans doute de bien belles pages, mais je doute qu'elles vous plaisent toutes.

JEANNE—Et pourquoi cela?

MAURICE—A cause de certaines considérations touchant la loyauté du héros, un officier Anglais... Donné d'un coeur aussi sensible qu'est le vôtre...

JEANNE—Pardon, monsieur, ne vous occupez pas de ma sensibilité que vous n'êtes nullement appelé à ménager. Parlez, je vous prie...

MAURICE—Je vois que ma franchise vous a déplu... ne vaudrait-il pas mieux laisser là ce sujet?

JEANNE (irritée)—Parlez, monsieur, ou vous me forcerez à croire que vous avez étrangement oublié votre position dans notre maison...

MAURICE—C'est juste, mademoiselle, je suis payé pour faire ce qu'on m'ordonne, ici (il va prendre le livre sur le sofa) Il y a dans ce livre, un monument impérissable élevé à la gloire de l'Italie et au génie de ses enfants, dans un milieu de ces pages, il se déroule un roman détestable: Oswald Grenfell, officier écossais, en est le héros. Il est tantôt Lovelace, tantôt Puritain; il aime une française qui lui

donne sa vie, et il l'abandonne; il aime Corinne, une âme d'élite. Il l'adore, ce qui ne l'empêche pas de la sacrifier comme un lâche. Ah! tenez, après avoir lu ce livre, on éprouve le désir de souffler un Anglais (tristement) vous le voyez, mes remarques ne cachent aucune arrière-pensée, tandis que vos paroles cruelles ne me prouvent que trop clairement le peu de place que j'occupe dans votre estime... Adieu!... (Sort à gauche.)

JANNE (chancelante, fait quelques pas)—Monsieur Lenormand!... Maurice!...

(Se jette sur le sofa et pleure.)

SCENE IV

(JUSTINE, puis MARTINE.)

(JUSTINE, par la droite.)

JUSTINE—Mais qu'as-tu donc, ma petite?

JEANNE—Malheureuse! qu'ai-je fait...

JUSTINE (s'agenouillant)—Voyons, dis-moi ton chagrin...

JEANNE—Oh! que je suis malheureuse...

JUSTINE—Malheureuse? Toi? Ah! par exemple, est-ce que Maurice l'aurait contrariée?

JEANNE—Une sotte discussion pour un livre... (pleurant) Vous savez comme il était gentil dans les premières semaines et maintenant, il fait tout ce qu'il peut pour m'être désagréable. Oh! je le hais...

JUSTINE—Mais tu es taquine, ce pauvre garçon... Là! viens, tu es nerveuse... viens te reposer, je te ferai porter quelque chose par Angélique.

(Justine reconduit Jeanne jusqu'à la porte, à droite.)

SCENE V

JUSTINE (ramassant le livre)—Un livre!... C'est toujours en discutant les livres que les amoureux défontent. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi...

(Se dirige à droite et rencontre Martine.)

MARTINE—Vous venez chez nous?

JUSTINE—Oui, où est Maurice?

MARTINE—Ne m'en parlez pas, il sort d'ici, pâle comme un mort. Je me suis dit: il y a quelque chose chez Simon.

JUSTINE—Je viens de trouver Jeanne toute en larmes... Il y a quelque chose, pour sûr...

MARTINE—Oui, c'est ça...

JUSTINE—Attendez donc (elle regarde sur le portrait, parmi les papiers, et revient avec un portrait) Eh! bien, le voilà le quelque chose...

MARTINE (étonnée)—Le portrait de Jeanne!... est-il ressemblant... Comment savez-vous?

JUSTINE—C'est Angélique, en rangeant les livres, hier. Oh! il se prépare un orage, ici.

MARTINE—Et si ces enfants s'aimaient, où serait le mal?...

JUSTINE—Y pensez-vous, Martine? Simon a donné sa parole au capitaine McKay...

MARTINE—Laissez-moi donc tranquille, avec votre capitaine. Un coureur de dot: Après avoir frappé à toutes les portes du Beaver Hall, il s'est rabattu chez les Canadiens de la rue St-Denis. Naturellement, Dorvillier, comme tant d'autres Canadiens, est enragé, de tout ce qui traîne un sabre et porte un habit rouge...

JUSTINE—Ah! vois-tu, il y a bien autre chose,

c'est le capitaine qui a fait obtenir le contrat pour l'approvisionnement des troupes, à Simon. C'est une grosse affaire...

(Voix de Maurice, dans le fond) Attendez, Séverin...

JUSTINE (cache le portrait dans le livre)—"C'est lui!... j'irai chez vous, tout à l'heure.

(Justine, par la droite, Martine, à gauche.)

SCENE VI

(MAURICE, par le fond. Il vient regarder dans le salon.)

MAURICE—Personne... Tant mieux (retourne à la porte du fond, à la cantonnade) Revenez dans une demi-heure et vos factures seront prêtes... (il reste appuyé au seuil, et regarde au dehors. Jeanne entre par la droite et vient prendre le livre, et aperçoit son portrait.)

JEANNE—Mon portrait!... Il m'aimait et je ne l'ai pas comprise (elle remonte à droite et s'arrête à la fenêtre. Maurice vient prendre place au pupitre.)

MAURICE—C'est fini... il ne me reste pas même une illusion... (cherche dans ses papiers) Qui donc à pu prendre ce portrait?

JEANNE (avec émotion, s'appuyant à la table)—Le voici, monsieur Lenormand. Voulez-vous me pardonner?...

(Elle lui présente la main.)

MAURICE—C'est moi, le vrai coupable... vous ne faisiez que défendre votre bien. Vous ne m'en voulez pas?...

JEANNE (détournant la tête)—Vous partez?...

MAURICE—Tout me le commande... Et bientôt, lorsque vous vous promèneriez au bras de celui qui possède tout pour vous rendre heureuse: honneurs, rang, fortune; jetez quelquefois les yeux sur l'étoile polaire, l'amie fidèle des matelots, son scintillement lointain vous dira la profondeur de mon souvenir...

JEANNE (pleure)—Maurice!...

MAURICE—Vous pleurez?... Oh! Jeanne, je vous aime plus que ma vie, plus que l'honneur, puisque en vous parlant ainsi, je trahis la confiance que votre père avait placée en moi. Pardonnez-moi, si au moment de vous dire un suprême adieu, mon pauvre cœur n'a pu se contenir...

JEANNE (lui donnant la main)—Restez, Maurice... mon cœur vous appartient tout entier depuis le jour où je baisais cette croix (s'appuyant sur l'épaule de Maurice.)

MAURICE (attirant Jeanne)—Vous m'aimez?... Ciel! est-ce bien vrai?...

(Pendant que Maurice tient Jeanne dans ses bras, Séverin paraît dans le fond. Il tourne le dos à la scène, il toussé. Maurice aperçoit Séverin.)

JEANNE (se dégage)—Quelqu'un... à bientôt, Maurice (sort à droite.)

SCENE VII

(MAURICE, puis SEVERIN.)

SEVERIN—Me v'la, monsieur Maurice. Vous ne m'attendiez pas si vite! heu! (à part) Il prend de l'avance sur le capitaine...

MAURICE—Voici les factures pour la collection du mois. Vous n'avez rien à déposer à la caisse?...

SEVERIN—Non, tout est rendu à date. Oh! avec

vous, rien ne traîne, aussi vous êtes dans la manche du bourgeois. Il a confiance en vous... Vous êtes capable hors du commun...

MAURICE—Trop aimable, allons, Séverin, vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas?...
SEVERIN (tournant son chapeau)—Oh! monsieur Maurice, vous pourriez me rendre un grand service: Vous savez que Procul est souvent à bout de finance, Simon le traite comme un bébé, voyez-vous. Ce n'est pas avec une cinquantaine de piastres par mois qu'on peut faire les dépenses qu'il fait: un yacht, des chevaux. Il a des petites amies, donc quand il est gêné, je lui prête quelques piastres...

MAURICE (impatience)—Mais je ne vois pas bien...

SEVERIN—Voilà: Procul me doit six cents piastres d'arrérages, et si j'en parle à son père, il est capable de le déshériter. Il serait si facile d'arranger ça, si vous le voulez: Tenez, à chaque remboursement, les dépenses courantes sont payées, et Simon a tellement confiance en vous. Oh! il me l'a dit... Eh! bien, en deux ou trois versements, ça serait fait. Ça passerait comme un coup d'eau et ça ferait diablement mon affaire (confidentiel) Et vous auriez une bonne petite commission.

MAURICE—Et c'est vous qui avez imaginé cette petite combinaison?...

SEVERIN—Eh! oui... Heu! heu! ça reste dans la famille...

MAURICE—Vous me prenez donc pour une canaille, monsieur Roché?... Comment, je tromperais monsieur Dorvillier?... J'aurais sa caisse à vos doigts crochus?... et cela, afin que son fils se ruine plus vite et que vous ne perdiez pas vos intérêts. Pour un homme d'église. Ah! fit!...

SEVERIN—C'est correct! n'en parlons plus... N'empêche que Simon serait plus d'égierre à payer les frelaines de Procul que d'apprendre que le Français courtise sa fille à la cachette...

MAURICE (le repoussant)—Sortez d'ici, vil hypocrite!...

SEVERIN—Sacrédié!... j'ai touché juste...

SCENE VIII

(Les MEMES, puis PROCUL, HENRI, REGIS, CECILE, PAULINE, puis JEANNE et ANGELIQUE.)

MAURICE (saluant)—Soyez sans crainte, mesdemoiselles, le coup de canon me trouvera à mon poste (Maurice cause avec Pauline et Cécile. Procul entraîne Séverin à gauche.)

PROCUL—Qu'a dit le Français?...

SEVERIN—Pas moyen... Méfie-toi, c'est un exalté qui veut se faire passer pour un petit saint...

PROCUL—C'est bon à savoir. Nous nous en débarrasseront.

HENRI (à Procul)—L'heure du triomphe a sonné, à bientôt, n'est-ce pas, Procul?... Et dire que tu seras célèbre, ce soir...

REGIS—Oui, grâce à son valeureux capitaine, le "Martin-Pêcheur" laissera loin en arrière ses concurrents...

PROCUL—Mon Dieu, que vous êtes naïfs... (bas) Un conseil: Pariez sur le "Britannia", faites comme moi... Ça vous étoume? (riant.)

HENRI—En effet. Comment, vous ne pariez pas

sur votre yacht?... Ah! ça, dans quel manuel sportif avez-vous trouvé cette manière de better vos amis?...

REGIS—C'est sérieux?...

PROCUL—Parfaitement... Voyez-vous, le Français va être distancé, perdu, quoi...

HENRI—Il est marin, pourtant...

PROCUL—Ça ne compte pas sur l'eau douce... Régis.

REGIS—Et qu'en savez-vous?...

PROCUL—Le capitaine McKay a un équipage d'élite. Ne faites pas de bêtises; suivez mes conseils... Mettez tout sur le "Britannia"; tout, vous n'en comprenez? Je me sers de Séverin comme paravent.

HENRI—Eh! bien, mon cher Procul, voilà un sport qui ne me paraît pas bien propre (à Régis) Il est cynique...

PAULINE (à Maurice)—Ainsi, nos chances pour la victoire sont bonnes?... Bravo!... La France contre l'Angleterre. Savez-vous que c'est noble, ce que vous faites-là? Avoir consenti à prêter pour le service dans la marine d'eau douce...

MAURICE—Mon adversaire est redoutable, mais aidé de mes braves yachtmen Canadiens, je ferai de mon mieux...

(Procul sort par le fond.)

SCENE IX

(Les MEMES, puis JEANNE et ANGELIQUE.)

JEANNE—En effet, ma chère, nous conspirons, c'est donc aimable d'être venue. On dirait de véritables conspirateurs en vous voyant ainsi, par petits groupes...

PAULINE—En effet, ma chère, nous conspirons, et contre la perfide Albion, et contre le "Britannia", ce qui revient au même. St-Jean palpite, bouillonne. St-Jean est divisé en deux camps. Jamais pareille rivalité, depuis l'élection de Phédime Leblanc, comme marguillier en charge...



AUDIOT — Rôle de Jeanne.

REGIS—Je crois bien. Son adversaire avait perdu sa perruque le jour de la votation...

HENRI—Retard fatal, je vois ça, d'ici...

JEANNE—Oh! voilà une aventure que nos champions ne doivent pas beaucoup redouter...

MAURICE (passant sa main sur ses cheveux)—Merci...

JEANNE (à Pauline)—Je suis certaine que tu as oublié ton plongeon, à Montréal...

PAULINE—Est-ce que l'on oublie la perte de son premier chapeau à plumes?...

MAURICE—N'oubliez pas que je suis le plongeur officiel au service des dame patronnesses du "Martin-Pêcheur"...

HENRI—Ah! permettez, Maurice, si vous cumulez toutes les charges, nous n'aurons guère besoin de nos insignes tricolores...

MAURICE—Des insignes?...

PAULINE—Mais oui!... pensez donc, Anglais contre Français. Oh! ma chère, ton beau capitaine est déjà sous le jersey. Il est fier et provoquant; il arpente le pont de son yacht comme un Algérien sur sa felouque... Des drapeaux anglais, pas d'autres, et à profusion, encore... On nous provoque! Nous répondons par une manifestation en règle...

REGIS—Bravo!... La ligue Nationale...

HENRI—Pour la protection du Pêcheur... (ils rient.)

CÉCILE—Oh! j'adore manifester, moi. Voyez, j'ai apporté tout un assortiment d'insignes de la dernière fête de la St-Jean-Baptiste, pas trop défraîchies, vous allez voir... (elle ouvre un petit sac et en retire des insignes.)

HENRI—Je me nomme président, à l'unanimité. Ceux et celles qui son avec le "Martin-Pêcheur", approchez...

(Tous vont chercher des insignes.)

MAURICE (Maurice et Jeanne descendent la scène)—Les marins sont superstitieux, mademoiselle Dorvillier... voulez-vous m'attacher ce ruban? Je suis certain que cela me portera bonheur...

(Jeanne épingle le ruban.)

JEANNE—Mes vœux les plus chers vous accompagnent...

MAURICE—Dans la victoire comme dans la défaite?

JEANNE—Mon cœur vous suivra...

MAURICE—Je suis votre champion depuis une heure?...

JEANNE—Dites depuis deux mois...

(Coup de canon.)

TOUS—Le signal!...

MAURICE—Toutes voiles dehors!... Chacun à son poste...

HENRI—Sonnez-vous, Maurice, que St-Jean porte aussi le nom de d'Her ville; un illustre marin canadien. Il était comme vous, fils de Dieppois. Imité-le...

MAURICE—Comptez sur moi...

(Sort par la gauche.)

SCENE X

(Les MEMES, puis PROCUL, par le fond.)

PROCUL—Partons, mesdemoiselles, Henri est capable de nous faire un discours patriotique; ce qui n'est pas permis après le 24 juin. Allons, les canots nous attendent...

JEANNE—Oui, partons. Mon chapeau, Angélique... (Angélique apporte le chapeau) Ne relevez pas les boutades de Procul, monsieur Ducharme. Je suis certaine qu'il a la chair de poule, malgré son beau calvaue...

(La compagnie sort par le fond.)

ANGÉLIQUE (qui est restée en scène)—A mon tour, à présent... (elle va à la porte, à gauche. Appelle) Zéphir! Zéphir!...

SCENE XI

(ZÉPHIR, par le fond, s'avance sans être aperçu. Il embrasse Angélique.)

ANGÉLIQUE (dommant un soufflet)—Tiens!... effronté...

ZÉPHIR—A-t-on vu une créature aussi farouche?... (à part) Pour les tapes elle n'est pas angélique... Oh! non.

ANGÉLIQUE—Je ne ris pas, tu sais... (change de ton) Nous allons aux régattes, hein! mon petit Zéphir?...

ZÉPHIR—Ah! pour les régattes, les soirées, c'est mon petit, mon cher Zéphir...

ANGÉLIQUE—Gageons que vous êtes à plaindre, monsieur Robin... (l'examinant, elle le tire par la lasque de son habit) Quelle cravate mal nouée...

ZÉPHIR—Attention! là, tu vas déchirer ma bongrine neuve... (elle arrange la cravate, Zéphir la taquine) Aie! Aie! tu m'étouffes... bon ça peut faire...

ANGÉLIQUE—Attends, je cours chercher mon chapeau... (sort à droite.)

ZÉPHIR—He! hâté! j'ai la fille la plus farandole de St-Jean. Il me manque une chose, pourtant. Impossible de faire pousser ma moustache...

SCENE XII

ANGÉLIQUE (par la droite, coiffée d'un grand chapeau)—Comment trouves-tu mon chapeau?...

ZÉPHIR—Il est fourni. On dirait d'un reposoir... (ils se dirigent vers le fond, bras dessus, bras dessous.)

ZÉPHIR—Tu nous vois descendre la grande allée?...

(Sortent par le fond.)

CHANGEMENT A VUE

Une rue à Saint-Jean

SCENE XIII

(SIMON et SEVERIN se promènent.)

SIMON—Oh! ne le nie pas, tu prêtes de l'argent à Procul et il se débauche...

SEVERIN—T'auras beau faire, tu n'en fera jamais un congréganiste, c'est un enfant gâté qu'à un poil dans la main. Heu! heu! c'est lui qui fera marcher les cûs de la succession Levasseur.

SIMON—Heureusement que je suis là. C'est un garçon comme ce jeune Français qu'il m'aurait fallu: intelligent, sobre et travaillant...

SEVERIN—Oui, il fait bien ton affaire tout en ne négligeant pas les siennes... Je vais te donner un conseil: Si tu tiens à marier ta fille au capitaine McKay, chasse ton commis...

SIMON—Que veux-tu dire?... (lui saisissant le bras) Tu as appris quelque chose?... Je devais m'en douter, il est si rare que tu ne sois le porteur de mauvaises nouvelles...

SEVERIN—Ouvre l'œil, Simon, il en est temps... Il faut que j'aille finir ma quête pour ma hamière de la congrégation des hommes, moi qui vient d'être nommé président...

(Simon sort à gauche. Séverin, en voulant sortir par la droite, heurte Rosalie.)

SCENE XIV

(SEVERIN, puis ROSALIE et PITOCHÉ, par la droite.)

ROSALIE (repoussant Séverin)—Faites-donc attention aux pauvres gens! hein!...

PITOCHÉ—Oui, on ne marche pas sur les écarlates sans s'excuser, polisson.

SEVERIN—Des pauvres gens? c'est-à-dire... Je me suis laissé raconter que vous aviez des rentes. Oh! les Sorelois sont pas bêtes: l'hiver, ils tendent des pièges à rat-musques, le printemps, des lignes pour la barbotte, l'été, heu! heu! ils tendent la main, c'est pas forçant... aussi, les habitants de Sorel font des jolis vieux...

PITOCHÉ—Ah! oui-da!

ROSALIE—Ne l'excites pas, Pitoche...

PITOCHÉ—Laisse-moi faire. Tu vas voir... Eh!

ben oui, on prend toutes sortes de choses à Sorel, mais il faut venir sur le Richelieu pour trouver des lézards... (à Rosalie) Je lui ai bien dit, hein!...

SEVERIN—Oui, oui, on fait le farceur, mais chose certaine, c'est qu'après votre dernière tournée, les poulaillers de la petite côte étaient joliment dégarnis...

PITOCHÉ (menaçant)—Ah! Rosalie, sans mon rhumatisme...

ROSALIE—Vous êtes un méchant, Séverin Roch, et je ne m'étonne pas que les gens traversent la rue pour ne pas vous rencontrer. Ce n'est pas les poulets qui vous occupent, la chasse aux Patriotes vous a mieux payée... (Séverin tressaille) Oui! oui!... Vous connaissez votre métier. C'est en sonnant la cloche de l'église que vous avez appris à tirer sur la corde des pauvres malheureux de trente-sept...

SEVERIN (menaçant)—Taisez-vous, malheureuse!...

PITOCHÉ—Enfer janne! Rosalie, tu parles comme un livre... Oui, tu peux te sauver, baise-la-médaille. Viens les voir les Sorelois, ils ont la mémoire courte, ils ne te feront rien...

SEVERIN—C'est bon, le bailli aura de vos nouvelles. Soyez tranquilles, vagabonds!...

(Il sort à droite.)

ROSALIE—Eh! ben, ça m'aurait rien fait de l'entendre jaser contre les pauvres, mais quand j'entends dire du mal des gens de ma place... l'effronté, mépriser les gens de Sorel...

PITOCHÉ—Ma foi de geux. Il n'y a qu'une langue de femme pour rembarrier un cancre. T'as raison, faut défendre sa place; mais franchement et partout. Tu sais, je suis pas natif de Sorel... Eh! ben, on nous jette la pierre parce que nos jennes gens de Sorel, qui partent pour Bytown, dans l'antonne, emportent plus de "Molson" dans leurs portemanteaux, que de livres de prières.

ROSALIE—C'est vrai, ça. Dépêchons-nous d'aller chez Leblanc, près du pont, ensuite, nous piquérons chez monsieur Duguay, j'ai hâte de voir cette bonne Martine...

PITOCHÉ (à part)—C'est égale, Rosalie lui en a donné un coup de gouppillon sur la tête, à ce mangeur de balustres.

(Sort à gauche.)

CHANGEMENT A VUE

La scène représente le Richelieu. Le fond représente la rivière, à gauche, on aperçoit des îles, sur la gauche, le bout d'une estrade, formant angle obtus. Banderolles sur lesquelles on lit: "Grandes Régattes de St-Jean". En avant, sur la droite, une revendeuse, panier, baril de petite bière. La course commence avec deux petits yachts auxquels des bateaux plus gros sont substitués au deuxième tour, et se termine par l'arrivée d'un grand yacht, monté par Maurice et trois matelots.

SCENE XV

(Au lever du rideau, PROCUL, HENRI, REGIS, causent en groupe. Plusieurs personnes occupent l'estrade. ZEPHIR est assis en pleine vue, au bout des gradins. JEANNE, PAULINE, CECILE, occupent des fauteuils. Il doit y avoir quelques chaises de libres. Les danses causent et regardent au loin avec des jumelles. Scène animée.)

ZEPHIR—Ils vont partir. V'là le Français qui s'en va prendre le yacht.

(Maurice passe en bateau, et salue.)

TOUS—Vive! le Français. Bravo!

(On applaudit.)

PROCUL (consultant sa montre)—Une minute avant le signal. Il faut que j'assiste au départ. Ce maudit Français vous a un aplomb... ça me donne le trac, parole d'hommeur!

(Sort par la droite.)

SCENE XVI

(Les MEMES, COMÉ, MARTINE, JUSTINE.)
 COMÉ—Bonjour, mes jeux es amis!...

HENRI—Bonjour, meslames, vous arrivez juste à temps, la course va commencer. Vos places sont retenues...

JEANNE—Par ici, tante Justine, Madame Duguay, venez près de moi.

PAULINE—Monsieur Duguay, il y a une place, ici...

(Coup de canon. Tous se placent, Henri monte sur une chaise et regarde avec une jumelle.)

HENRI—Les voilà partis...

REGIS—Le "Britannia" a l'avantage du vent. Ils traversent la ligne ensemble...

ZEPHIR—Hé! la grosse dame, là... Oui, tâchez donc d'ôter ce canail que vous avez sur la tête... Il y a des emites, on ne voit rien.

VOIX—Venez pas me lâdler, polisson que vous êtes...

ZEPHIR—Le "Martin-Pêcheur" a deux longueurs en avant, monsieur McKay a besoin de graisser ses bottes...

HENRI—C'est vrai...

(Les deux petits yachts apparaissent l'un derrière l'autre. Tous battent des mains.)

TOUS—Hourra pour le "Martin-Pêcheur"! Vive le Français!

ZEPHIR (descend de l'estrade et s'approche de la revendeuse)—Avez-vous des cigares de canelle, j'ai oublié ma pipe?...

REVENDEUSE (lui donnant)—Ils sont frais de Montréal. Vous faudrait pas des pinpermanes fortes?...

ZEPHIR—Oui, batêche! un sac pour Angélique...

COMÉ—J'entends Zéphi... c'est un enthousiaste pour le "Martin-Pêcheur"...

ZEPHIR—Ça me fait de la peine, monsieur Duguay, de n'avoir pas gagné quinze francs.

(Il remonte sur l'estrade. Les yachts approchent de l'île.)

REGIS—Ils se préparent à manoeuvrer autour de la bonée.

(Les bateaux paraissent.)

ZEPHIR (debout)—Malheur! le "Martin-Pêcheur" chavire, ils sont tous à l'eau...

(Tous se lèvent. Confusion.) Ah!...

JEANNE (défaillante)—Oh! mon Dieu! sauvez-le...

MARTINE—Ça ne sera rien, ma chérie...

JEANNE—Oh! partons, je vous en prie...

HENRI—Rassurez-vous, Maurice a tourné toutes voiles dehors, couché sur le flanc. Voilà ce qui s'appelle manoeuvrer...

JEANNE—Ah!

(Les yachts, par la gauche, marchent rapidement.)

ZEPHIR—Voyez donc si le Français est en avant... Hourra! il marche aussi vite que passe-carreau.

UNE VOIX—"Britannia"! "Britannia"!

ZEPHIR—Espèce de tourte! tu ne vois donc pas qu'il a le souffle trop court?...

(Les yachts, à droite.)

REGIS (debout)—Victoire! le "Martin-Pêcheur" a franchi la ligne deux bonnes longueurs en avant...

TOUS—Vive Maurice!

(Confusion, tout le monde debout, scène animée.)

HENRI—Voici le vainqueur qui arrive...

TOUS—Victoire!... Hourra! pour Maurice...

(le grand yacht accoste) Vive le Français!...

SCENE XVII

(Les MEMES, MAURICE, deux matelots, puis PROCUL, puis McKay et SIMON.)

(Maurice débarque. Il est entouré et la musique joue la "Canadienne", tandis que l'on félicite les marins.)

PROCUL (traverse la scène)—Malédiction! je suis ruiné...

HENRI—Mes condoléances, Procul...

PROCUL—Allez au diable! Avec cet idiot de Français, je suis ruiné...

(Sort à droite, furieux.)

PAULINE (ôtant les fleurs de son chapeau)—Une couronne au vainqueur...

(Maurice prend la couronne et la place sur la tête de Jeanne. Simon et McKay paraissent et regardent cette scène.)

MAURICE—Merci, mes amis... Allons!... Tous ensemble: Vive le "Martin-Pêcheur"!... Vivent les Canadiens!

ZEPHIR—Hourra! pour le Français!...

RIDEAU

Mêmes décors qu'au premier Acte

SCENE I

(PAULINE et JEANNE, assises sur un banc rustique.)

PAULINE (tenant une des mains de Jeanne)—Ainsi, comme la "Marguerite", de Madame de Girardin, tu aimes deux amoureux?...

JEANNE—Folle, va! mais puisque je te dis que mon choix est fait...

PAULINE—Mais comment cela s'est-il passé?... Il y a à peine trois jours, tu semblais détester monsieur Lenormand, tandis que de son côté, il était d'une froideur glaciale...

JEANNE—Et le printemps, et les fleurs, et le beau soleil. Est-ce que la glace ne fond pas devant tout cela?...

PAULINE—Et le beau capitaine?... pas un petit regret?... rien?... Non... (Jeanne secoue la tête) Alors, c'est un grand amour?

JEANNE—Oui! bien grand, puisqu'il unit deux âmes. Ah! oui, nous nous aimons bien, va... Ecoute: Tu le sais, papa désirait ardemment mon mariage avec monsieur McKay. C'est un brillant parti, au point de vue de la famille, ainsi qu'au point de vue de la fortune. Tout était pour le mieux, seulement, vois-tu, mon coeur était resté libre... Je n'aimais pas monsieur McKay...

PAULINE—Mais il t'aime, lui...

JEANNE—Monsieur McKay est très joli garçon. Il dit de jolies poésies; il en dit trop même, c'est un madrigal ambulante. Toujours à mes pieds, il se promenait mon esclave, et, réellement, il ne sera jamais

l'esclave de personne, hormis son tailleur. Mon Dieu! pour lui, je suis une bien jeune personne. Le contentement de papa suffisait. D'une correction vraiment désespérée, il a mis tant d'art à varier ses déclarations, qu'il ne lui est jamais venu à l'idée de me demander si je l'aimais...

PAULINE—Clut... le voici...

SCENE II

(Les MEMES, McKAY, SIMON, par le fond.)

McKAY—Bonjour, mesdemoiselle... Quel joli tableau vous faites-là. Il faudrait intituler cela les confidences...

(Il prend un fauteuil. Simon s'assied plus loin et lit son journal.)

PAULINE—Ah! capitaine, longtemps vainqueur, vous avez eu enfin votre petit Waterloo...

McKAY—"Malheur aux vaincus". Aussi me voyez-vous en quête de consolation. Je vois sourire mademoiselle Dorvillier, ce n'est pas elle qui plaindra mon malheur.

PAULINE—On n'est pas malheureux lorsqu'on sait perdre aussi galamment.

McKAY—Mon heurux concurrent a eu, paraît-il, tous les honneurs du triomphe. Une véritable apothéose. Couronné par d'aussi jolles mains... Et puis, manifestation patriotique, avec accompagnement de grosse caisse. Retraite aux flambeaux (riant) Pas banal du tout, cette fête, sauf le héros, un peu trop bruyant, un peu...

JEANNE—Un peu trop marin pour le "Britannia"...

SIMON—Le capitaine a raison, c'était grotesque...

JEANNE—Papa, vous oubliez que nous étions-là (elle se lève) Viens, Pauline.

(Jeanne et Pauline sortent par la droite.)

McKAY—Vous voyez?... Elle n'est plus là même...

SIMON—Mon cher McKay, vos craintes sont exagérées. Laissez-moi remettre ce commis trop entreprenant à sa place, c'est-à-dire à la porte. Vous me comprenez?... Quant à ma fille, pauvre petite tête romanesque, elle sera la première à rire de vos soupçons.

McKAY—Merci!... je vous devrai le bonheur de ma vie...

(Il remonte vers le fond et rencontre Maurice qui entre, tenant des papiers sous son bras. McKay le toise en passant.)

SCENE III

MAURICE—Bonjour, capitaine... (McKay le fixe avec son monocle) Aie! aie! le capitaine ne me paraît pas content...

SIMON (jetant son journal)—Ah! vous voilà, vous. Restez! J'ai à vous parler... Ainsi, monsieur mon commis, il paraît que vous savez très bien utiliser vos talents. Peste! vous manœuvrez les yachts mieux que les Anglais...

MAURICE (gaiement)—Mon Dieu! monsieur, il y a encore des marins en France...

SIMON—Vous faites des papiers très réussis, m'a-t-on dit. Que dis-je, vous faites même la cour à ma fille. Je ne vous en demandais pas autant, monsieur...



BLANCHE LASABLONNIERE—Rôle de Pauline.

MAURICE—De grâce, ne m'accablez pas. Eh! bien, oui, monsieur, j'aime votre fille de toutes les forces de mon âme; sans espoir, hélas!... J'aurais dû m'éloigner... partir... et je venais justement vous demander de me remplacer, lorsque...

SIMON—Lorsque, vous vous êtes arrêté en chemin. Je comprends cela, parlez!... on est tenté, que diable, quand il s'agit d'une dot de cinquante mille piastres...

MAURICE—Je proteste sur l'honneur. Vous ne me connaissez pas, monsieur.

SIMON—En effet, je ne soupçonnais pas avoir donné asile à un aventurier sans scrupule. Vous croyez sans doute avoir affaire à un raif papa canadien; qu'une petite scène d'attendrissement devait rendre pliant?... Dites-moi! par quelle aberration en êtes-vous arrivé à croire qu'un pauvre père, sans son ni maille, pourrait remplacer auprès de ma fille, l'homme distingué auquel j'ai donné ma parole?...

MAURICE—Mais souffletez-moi donc, monsieur! Il ne reste plus que cet outrage à ajouter à vos injures...

SCENE IV

(Les MEMES, puis COME, par la gauche. Il s'approche de la clôture sans être vu.)

MAURICE—Mais sachez une chose: Si distingué et si haut placé dans votre estime que puisse être le capitaine McKay, il ne possèdera jamais le cœur de votre fille... Jamais, entendez-vous...

SIMON (levant sa canne)—Tu mens, malheureux!... (Come saisis la canne et la rejette) Que viens-tu faire ici?...

COME—T'empêcher de commettre une action lâche... (se croisant les bras) J'ai tout entendu, Simon, et je reconnais bien l'ancien bureaucrate de

trente-sept, Ah! tu fais sonner bien haut les écus de ce pauvre Denis... As-tu donc oublié que c'est le prix du sang?... Un honnête homme n'y voudrait pas toucher...

SIMON—Bah! vieille histoire!... Laisse-moi tranquille...

COMÉ—Vieille de vingt ans, Simon, et cependant la pluie du ciel n'a pas encore effacé les traces de sang de ta victime (montrant le puits, Simon détourne la tête) Ah! tu te souviens... Malheureux, on ne bâtonne pas un homme qui porte sur sa poitrine ce symbole d'honneur. Comment, tu ne comprends pas que la gloire de tout un peuple, le sang et l'âme de la France même, est renfermée dans ce petit ruban auquel tu préfères l'habit galonné d'un freluquet, ennemi de notre race. Chapeau las! Simon. Tu viens de souffleter les ancêtres. Entrez chez moi, mon fils. Nous ne vendons pas notre hospitalité, et par bonheur, lorsque l'hôte est Français, nous l'accueillons avec joie, c'est un frère...

(Maurice lui donne la main. Ils traversent la scène et entrent chez Comé. Simon s'assied dans un fauteuil, la tête entre les mains.)

SCENE V

(JEANNE, par la droite. Elle vient passer les bras autour du cou de Simon.)

JEANNE—Mon Dieu! que vous êtes changé... qu'avez-vous?... Vous souffrez?... Voulez-vous que j'appelle tarte Justine.

SIMON—Non! non! Ce n'est rien. Reste, j'ai à te parler... Tu m'aimes bien, n'est-ce pas?...

JEANNE—Si je vous aime...

SIMON—Pauvre petite, tu n'as pas connue ta mère, c'était une sainte! bonne et soumise. Elle n'aurait reculé devant aucun sacrifice.

JEANNE—Oh! comme je l'aurais aimée. Mais comme vous êtes triste...

(S'assied sur son genou.)

SIMON—Écoute! Tu as dix-huit ans et je me fais vieux. Il faut penser à l'avenir. Monsieur McKay est venu me rappeler ma promesse... C'est un homme distingué, il t'aime beaucoup, et...

JEANNE—Oh! papa, ce mariage est impossible, ne me demande pas cela. Ne sommes-nous pas heureux? Pourquoi nous séparer?...

SIMON—Voyons, cela n'est pas sérieux. Ne suis-je pas bon pour toi?...

JEANNE—Ch! bien bon...

SIMON—Et monsieur McKay semblait te plaire beaucoup, il y a un mois à peine...

JEANNE—C'est impossible. Je ne t'aime pas, père. Je ne t'aime pas.

(Pleure.)

SIMON—C'est donc vrai?... Ce chevalier d'industrie, ce Français de malheur, t'as tourné la tête? Ah! j'ai eu raison de le chasser comme un voleur...

JEANNE—Vous avez chassé Maurice?... Ah! papa, ayez pitié de moi. Je sais que l'amitié de monsieur McKay vous est précieuse, que de puissants intérêts vous lient, mais songez à mon bonheur...

SIMON (à part)—Ce bandit ne disait que trop vrai. Mais pour ton père, pour nous tous, c'est la ruine de mes projets. Si je perds l'influence de cet homme auprès du commissariat anglais, nous serons sur le chemin...

JEANNE—Ah!... pitié.

SIMON—Et tout cela, pour un caprice, pour cet aventurier sans scrupules, que tu regretterais bien vite d'avoir rencontré. Non! non! Ce mariage se fera, tu entends?... Dans trois jours, tout sera prêt, et je te défends de revoir cet homme... comprends-moi bien. Je te le défends...

(Jeanne entre dans la villa, en pleurant. Simon sort par le fond.)

SCENE VI

(ZÉPHIR, par la forge, et MARTINE, sortant de la maison.)

MARTINE—Tiens, te voilà, je te cherchais...

ZÉPHIR—Savez-vous que nous allons avoir de la visite? Divinez... le père Pitoche et Rosalie...

MARTINE—Pas possible!...

ZÉPHIR—Comme je vous le dis. La bonne femme a toujours sa câline, et le père Pitoche, son faux rhumatisme. Ils ont laissé leur voiture dans la montée...

MARTINE—Faux gens, et dire que ça vient de Sorel, demander la charité.

SCENE VII

(Les MEMES, puis le père PITOCHÉ et ROSALIE.)

PITOCHÉ (s'asseyant sur un banc)—Je te dis que je n'irai pas chez le bourgeois Dorvillier... C'est un vrai grelin. Il ne donnerait pas un sou aux pauvres pour sauver son âme du purgatoire...

ROSALIE—Ça, c'est vrai. Mais la petite Jeanne qu'est si bonne, c'est une autre paire de manches, hein!... Une vraie petite fée du bon Dieu... a m'a donnée une belle écu blanche, la dernière fois. En voilà une qui dégoûte...

(Martine et Zéphir s'avancent.)

MARTINE—Tiens, de la visite!... Bonjour, père Pitoche... Bonjour, Rosalie!...

ZÉPHIR (s'asseyant au côté de Pitoche)—Ça va-t-il comme on veut, père Pitoche?...

PITOCHÉ—Pas aussi bien que l'année dernière, mon vois-tu, mon rhumatisme n'était rien qu'enflamatoire, mais c'est bien pis, aujourd'hui... Il y a un docteur, à Montréal, qui m'a dit: Pitoche, votre rhumatisme est arthritisme!... Br! ça m'a sacré une tape. J'ai pas été capable de marcher pour trois jours. Ma foi de gueux...

ROSALIE—Il y a du nouveau ici... Vous avez un Français en pension, à ce que m'a dit la mère Daudelin?...

PITOCHÉ—paraît qu'il se monche pas avec des quartiers de terrines, hein! C'est lui qu'a battu l'Anglais, aux courses? On a entendu parler de ça, de l'autre côté de la rivière... C'est bien simple, mon Zéphir, y a Castonguay, de Sorel, qu'a un bateau qui va plus vite qu'un railroad. C'est effrayant de voir comme les Canayens se poussent... Toujours garçon, Zéphir?...

ZÉPHIR—Je ne trouve pas. Vous n'avez pas de fille, Rosalie?...

ROSALIE—J'en avais une avec mon troisième mari.

(Rosalie se balance, à la façon des vieilles.)

MARTINE—Jour de Dieu! Votre troisième?...

ROSALIE—Eh! oui. Le Bon Dieu les a tous pris. Il ne veut pas de Pitoche, y paraît, puisqu'il me reste...

ZEPHIR—Gageons que vous changeriez de place avec les défunts, père Pitoche?...

PITOCHÉ—Ça dépend, mon Zéphir... Oh! si elle les a fait enragier autant que moi, ils doivent tous être au Paradis... Aie! aie!... sacré rhumatisme, va!

(Se frottant la jambe.)

ROSALIE—Tais-toi donc, vieux sacrard! (sortant un énorme mouchoir rouge, elle le passe à Pitoche) Tiens, mouche-toi, tu ferais bien mieux... (à part) Ah! s'il ne m'avait pas...

SCENE VIII

(Les MEMES, puis COME et MAURICE, par la maison.)

COME—Tiens! nos vieilles connaissances. Comment ça va-t-il à Sorel?

(Rosalie salue, et Pitoche ôte sa tuque et donne la main à Côme.)

PITOCHÉ—La quête n'est pas traître dans les rangs, monsieur Duguy...

COME—Vous n'avez pas diné?...

ROSALIE—Si fait! On a mangé chez la Jante Leblanc, près du pont.

COME—Allons, Maurice, ne soyez pas si triste, tout s'arrangera, peut-être...

MAURICE—Il ne me reste que bien peu d'espoir...

(Martine s'entretient avec les mendiants.)

COME (bas, à Maurice)—Ce sont nos mendiants de la campagne. Vous ne connaissez pas ça, chez vous?... Connu d'ici à Montréal, ce vieux couple fait des affaires superbes. "Mendiant à cheval" n'est donné de l'argent... J'aurai bien besoin d'une paire voiture...

MARTINE—Qu'est-ce que vous prenez, Rosalie?...

ROSALIE—Comme de coutume, madame. Des oeufs, du lard, ou de la volaille. Y en a qui nous donne de l'argent... J'aurai bien besoin d'une paire de bas...

PITOCHÉ—Tu devrais bien me ferrer le blond, hein! Il a perdu un fer à Chambly. Y commence à boiter...

ZEPHIR—Êtes-vous bien certain que ce n'est pas l'articulorum?...

PITOCHÉ (se frottant la jambe)—Fais attention, Zéphir, faut pas rire de ça; c'est un Irlandais qui ma jeté un sort...

MAURICE (à Rosalie)—Tenez, madame. Acceptez l'ohole du Français...

(Donne une pièce.)

ROSALIE—Que le Bon Dieu vous bénisse! (elle ajuste ses lunettes) Ah! vous êtes français? de France?...

MAURICE—De Dieppe. Oni, madame (à Côme) J'ai quelques lettres à écrire.

(Maurice entre dans la maison.)

ZEPHIR—Venez, père Pitoche, je vais regarder le blond...

(Pitoche marche en avant, en boitant.)

ZEPHIR—Eh! père Pitoche, vous vous trompez de iambe...

PITOCHÉ (changeant de jambe)—C'est pourtant Dieu vrai!... Me v'la mêlé avec la patte du blond. (Pitoche et Zéphir entrent dans la forge.)

ROSALIE—Il vient de Dieppe, votre Français? C'est un beau gars... Il paraît que c'est une place bien dangereuse. C'est là que mon gendre a péri avec son petit garçon.

COME (surpris)—Vous ne m'aviez jamais raconté cela...

ROSALIE—Pas possible?... Eh! oui, ma fille s'était marié avec un Français qui faisait la pêche à St-Pierre-Miquelon. Ah!... Ils ont eu bien de la malchance... Vous savez quand le malheur s'accroche aux pauvres gens...

COME—Comme les loups, ça vient par bandes...

ROSALIE—Oui, oui!... Tenez, après son mariage, ma fille était venue rester à Sorel. Son mari naviguait sur les "Propellers". Ça faisait bon ménage, c'était menager. Oni, ma fille avait bien du contentement... Puis, v'la qu'elle tombe malade. Elle est morte en deux mois. Ça fait longtemps, et pourtant j'y pense toujours. Mon gendre a retourné en France. Son père restait à Dieppe... c'est là qu'il a péri...

COME—Avec l'enfant?...

ROSALIE—Pardonnez! le petit avait été sauvé. C'est son grand-père qui l'éleva, paraît-il.

COME—Et il y a vingt ans de cela?...

ROSALIE—Attendez... c'était un an après le feu de Saint-Charles...

COME—Vous vous souvenez du nom du navire?...

ROSALIE—Non! ah! si je l'entendais nommer...

COME—C'était pas l'"Amélie"?...

ROSALIE—Juste!... Vous avez lu ça dans la gazette?...

COME—Comment s'appelait votre gendre?...

ROSALIE—Il s'appelait Maurice, comme le petit Maurice Lenormand...

COME (étonné)—Maurice Lenormand!...

ROSALIE—Vous l'auriez connu, monsieur Duguy?...



VERTEUIL. — Rôle d'Angélique.

COME—Moi? non... (à part) Quelle coïncidence étrange. Et vous êtes certaine que c'était à Dieppe?...

ROSALIE—Mais oui. Il paraît que c'est une place bien dangereuse...

COME—Il y a si longtemps... vous ne reconnaîtrez pas l'enfant, aujourd'hui?... ça doit être un homme...

ROSALIE—Oh! que si... C'était le portrait du père, et puis il lui manquait un doigt, à la main gauche...

COME—Ah!... (à part) Ce n'est pas lui.

ROSALIE—C'était un enfant bien pétillard; un jour que Fitoche coupait du bois vert, le petit vint se mettre la main sous la hache... Quand je vous dis qu'on était pour tous les malheurs...

COME (à part)—La date, le navire, le nom, tout s'accorde... Mon Dieu! aidez-moi à comprendre ce mystère... Il y avait deux enfants sur ce navire, et si l'enfant qui a été sauvé n'était pas celui du pêcheur Lenormand... ce serait!... ce serait le fils de Denis Levasseur... Martine! Martine!

SCENE IX

(Les MEMES, puis MARTINE, par le fond.)

MARTINE—Tu m'appelles?...

COME (bas à Martine)—Retiens Rosalie ici, ne me demande rien, ma vieille tête se détraque. Je passe mon balot et je cours chez le notaire...

MARTINE—Venez, Rosalie, je vous ai tricoté les plus beaux bas. Vous allez voir

(Elles entrent dans la maison.)

ROSALIE—C'est bonne madame Duguay, les vrais gens du Bon Dieu...

COME—Ah! Simon Dorvilleur! tu ne connais pas la pitié. Ta conscience reste sourde tandis que la Providence te prépare une de ces surprises qui foudroient...

(Il entre dans la maison.)

SCENE X

(ANGELIQUE, sur la véranda, puis MARTINE.)

ANGELIQUE—Madame Duguay!...

MARTINE—Ça tombe bien, je m'en allais justement vous remettre les clefs que Maurice m'a remis. (Angélique traverse la scène et rejoint Martine.)

ANGELIQUE—En voilà du trouble, Mademoiselle à demi-morte de pleurer, et le bourgeois qui a fait une scène effrayante à Justine, pour ce capitaine à face hypocrite...

(Elles entrent dans la maison, à gauche.)

SCENE XI

(SEVERIN et PROCUL, par le fond, à droite.)
PROCUL—Mais tu es fou, illustre sacrilège! On veut-tu que je te trouve six cents piastres?... Les courbans m'ont complètement déçavé et je dois près de mille piastres aux officiers de la garnison...

SEVERIN—Faudra en parler à papa, mon garçon, ça lui fera faire la grimace, mais tant pis... Je suis fatigué de me faire traiter en gueux...

PROCUL—Non, mais quelle guigne, hein! Qui aurait pensé que cet idiot de Français aurait gagné... Non, mais c'est d'un comique... mon yacht gagne et je suis nettoyé. Ah! que j'ai mal à la

tête!... Quelle nuit! du champagne, des flots de champagne. Et le bal! Fallait voir ça, Séverin...

SEVERIN—Joli fils de famille (à part) Ce fou fera quelque coup pendable.

PROCUL—Quand le diable devint vieux, il se fit ermite?... Ah! Séverin, tu payes des messes pour avoir trop couru le guilledou... (chancelant) Pardon, Séverin, nous te devons beaucoup... Papa aurait peut-être été bailli toute sa vie... d'un coup tu nous a donné la succession Levasseur...

SEVERIN (effrayé)—Tais-toi, malheureux!... (Séverin remonte la scène jusqu'au fond.)

SCENE XII

(ANGELIQUE, par la porte, à gauche. Elle porte un trousseau de clefs à la main, Séverin se dérobe.)

ANGELIQUE (apercevant Procul)—Tiens! vous voilà, monsieur Procul?...

ANGELIQUE—Ah!... Angélique... Où est papa?...

ANGELIQUE—Il est sorti...

PROCUL (apercevant les clefs)—Le Français t'as confié les clefs?...

ANGELIQUE—Monsieur Maurice s'en va, et je dois remettre les clefs à votre père (à part) Il est ivre.

PROCUL (à part)—Quelle idée!

ANGELIQUE—Vous pouvez vous attendre à être grondé...

PROCUL (déclamant)—A ses fureurs, Oreste s'abandonne!... (riant) Donnez-moi ces clefs cela me fournira une entrée...

ANGELIQUE—Oh!... que nenni!... Je dois les remettre à votre père, je vous dis...

PROCUL—Donne, ma brave Angélique...

ANGELIQUE—Je ne veux pas, Laissez-moi!... PROCUL, la saisissant)—Allons, malotru! faut-il que j'y mette de la force?...

ANGELIQUE—Laissez-moi, vilain brutal que vous êtes (elle se sauve près du puits, lève le couvercle et fait le geste de jeter les clefs) Allez les chercher dans le puits du patriote...

(Se sauve dans la villa.)

SCENE XIII

(SEVERIN revient sur la scène.)

SEVERIN—Il y a à douze cents piastres dans la caisse. Va donc, peureux. A ton âge, moi. Hein! hein!...

PROCUL—C'est vrai... Les puits est à sec (se penche) c'est drôle, ça sent le tonneau... je suis bête, c'est Zéphir qui a jeté du marc de raisin, l'an dernier...

SEVERIN—Mais, va donc...

PROCUL—Tu m'aideras à remonter?...

SEVERIN—Je tiendrai la corde...

PROCUL (enjamant le puits)—Tu as tous mes billets?...

SEVERIN—Oui! tous, tous... Tiens, regarde... (s'approche de Procul et lui montre une liasse de billets) Six cents piastres de mauvais papier... Ah! chapeaux, d'un coup tu t'acquittes.

PROCUL (lui arrachant les papiers, il les laisse tomber dans le puits) Eh! mais la voilà la quit-tance, Séverin...

SEVERIN—Ah! pendar. Ah! c'est ainsi?... (tire un couteau) Descends chercher ces papiers où je te saigne comme un poulet.

PROFUL—Pas si bête, Séverin. Ah! quelle figure tu fais (se baisse et prend sa canne) Tu sais, pas de bêtises, Séverin.

SEVERIN—Ah! tu ne veux pas?... Eh! bien, meurs donc... (s'élance sur Procul qui présente sa canne. Séverin la saisit. Procul lui porte un coup de pointe dans la poitrine. Séverin tourne et chancelle) Ah! malédiction!...

(Procul disparaît dans le puits en attirant la corde.)

SEVERIN—Ah!... tu ne sortiras pas de là vivant, fils de serpent...

(Il coupe la corde.)

UNE VOIX—A moi! Au secours!...

SEVERIN (trébuchant et vient s'appuyer au puits)—Où! c'est ça, hurle! râle!... personne ne viendra à temps... (il écoute) Plus rien?... C'est fait. Heu! heu! je suis vengé, je suis vengé...

(Sort par le fond.)

SCENE XIV

(ANGELIQUE, suivie de JEANNE et de JUSTINE, par la villa. Angélique porte une bougie allumée.)

ANGELIQUE—Il était ici...

VOIX SOURDE—Au secours!...

JEANNE—Le puits! le puits!... Procul est tombé dans le puits...

(Tous courent au puits.)

TOUS—Au secours!...

SCENE XV

(Les MEMES, puis SIMON suivi de McKAY, par le fond.)

SIMON—Que se passe-t-il donc?...

JEANNE—Vite, père... Au nom du ciel!...

Sauvez-le!... Procul est tombé dans le puits...

SIMON—Mon fils!... Mon fils est là?...

(Il s'élance.)

McKAY—Arrêtez!... Arrêtez!... (il prend la bougie et la promène dans le puits. Il la retire éteinte) Arrêtez! c'est la mort... ce puits est empoisonné... voyez, la lumière s'est éteinte... tout sauvetage est impossible...

(Simon s'écrase sur un banc.)

JEANNE—Sauvez-le, monsieur McKay!... je vous en prie...

MARTINE (tombe à genoux)—Prions pour les agonisants...

JEANNE—Non! non!... Papa!... Monsieur McKay!... Il n'y a donc rien sous votre uniforme?... Ah! (elle traverse la scène) Maurice! Maurice!...

SCENE XVI

(MAURICE, par le fond, à gauche.)

MAURICE—Jeanne! Me voici...

(S'élance. Jeanne lui saisit le bras.)

JEANNE—Procul est dans le puits. Il va mourir... Par pitié, sauvez-le.

McKAY—Arrêtez! ce puits renferme la mort... il est empoisonné.

MAURICE (bondit sur le bord du puits)—Arrière!... Côte! Zéphir!... manoeuvrer la brimale! (Zéphir et Côte descendent la brimale, Maurice disparaît dans le puits.)

TOUS—Ah!...

(Un temps.)

VOIX—Hissez!...

(La corde remonte et Maurice sort du puits portant Procul qu'il laisse choir sur le bord du puits. Il vient, en trébuchant, tomber dans les bras de Martine.)

SIMON—Mon fils!...

McKAY (examinant Procul)—Il est mort!...

(Martine et Zéphir soutiennent Maurice. Martine défait son col et entr'ouvre sa chemise.)

MARTINE—Le pauvre enfant a perdu connaissance...

(Côte s'agenouille et enlève le médaillon suspendu au cou de Maurice; il le regarde de près.)

COME—Lucienne!... La femme de Denis... c'est le fils de Levasseur...

(Jeanne, à genoux, embrasse une croix suspendue à son cou.)

SIMON—Quel malheur!... Mort! Mort!... Je n'ai plus de fils.

COME—C'est Dieu qui venge le patriote...

(Tableau: Jeanne, à genoux, à droite; Côte, à gauche; Martine et Zéphir, soutenant Maurice; Simon, la tête penchée, près du puits; McKay, se découvre; Justine et Angélique, à genoux.)

RIDEAU

ACTE IV

Le théâtre représente une maison de campagne pauvrement meublée. Au milieu de la salle, une table, des chaises. A gauche, une grande cheminée, surmontée d'une corniche ornée de deux chandeliers et autres menus objets. Un fusil et un fouet sont suspendus au-dessus de la corniche. Une porte, dans le fond, à gauche. A droite, une fenêtre ouverte laisse apercevoir la rivière au loin.

SCENE I

(Au lever du rideau, SEVERIN, portant une chemise blanche, ouverte au col, est assis dans un fauteuil, près de la cheminée. Il est à demi tourné du côté du public, et semble dormir. On entend le son des cloches.)

SEVERIN (s'éveillant, terrifié) Le glas!... On sonne le glas pour Procès, ce sera mon tour, demain... Si on allait découvrir que j'étais au puits, ce serait la potence... (il essaie de se lever) Fuir!... Oui, fuyons... (il retombe) Impossible, ce misérable m'a troncé la poitrine avec sa caune... Ah! puits maudit, puits des Levasseurs... (la foudre éclate et Maurice paraît à la fenêtre.)

SEVERIN (se dressant)—C'est Levasseur... le puits!... le puits!... Je suis maudit!...

SCENE II

(MAURICE, par le fond.)

MAURICE—Enfin, je te retrouve, Séverin. Je savais que le loup blessé finirait par revenir à sa tanière.

(Il verrouille la porte.)

SEVERIN (terrifié)—Oh! monsieur Maurice, venez-vous pour me dénoncer? Pour me livrer au bourreau, peut-être?...

MAURICE (sombre)—Je viens venger mon père!...

SEVERIN—Votre père?...

MAURICE—Oui, mon père, Denis Levasseur, que tu as trahi et livré aux Anglais...

SEVERIN (à genoux)—Grâce!... grâce!... ne me tuez pas. Je veux me réconcilier avec le Bon Dieu...

MAURICE—Tais-toi, vil hypocrite... Il y a trop longtemps que tu abuses de la clémence de Dieu, et que tu lasses la patience des hommes. Comme m'a montré la tombe que tu as creusée, il y a vingt ans, et je viens te demander des comptes, misérable... (il s'avance, menaçant) Je ne peux pourtant te toucher, immonde scélérat!...

(Il remonte à la cheminée et décroche le fouet.)

SEVERIN—La cravache!... pas ça, pas ça, mon Dieu!...

MAURICE (regardant le manche du fouet. Lisant)—Denis Levasseur!... Pauvre martyr... viens-tu me rappeler que chacun doit porter le poids de ses fautes?... L'Histoire a déjà flétri la trahison, et pour le crime, il y a la justice (il baise la cravache) Pauvre martyr, je m'agenouillerai sur cette terre arrosée de ton sang, et désormais sacrée pour tout un peuple qui n'oubliera jamais le nom du héros, mais moi, c'est le père que je pleure et son souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

(On frappe.)

UNE VOIX—Ouvrez, au nom de la Loi!...

SEVERIN—Les baillis!... Ah!... je suis perdu...

(Maurice ouvre la porte.)

SCENE III

(Par le fond, deux BAILLIS et un homme de POLICE.)

POLICE—Vlà votre homme...

SEVERIN (tirant son couteau)—La potence!... jamais!...

(Il se frappe. Séverin tombe, les baillis s'empres- sent autour de lui.)

POLICE (examinant Séverin)—La justice est volée, Séverin est mort.

CHANGEMENT A VUE

Le théâtre représente la Place Jacques Cartier. Des passants vont et viennent: chartiers, hommes et femmes du peuple. Au pied de la colonne Nelson un aveugle, en train d'accorder son violon. On aperçoit le fleuve dans le lointain.

SCENE IV

(Par la droite, SIMON, dominant le bras à McKay.)

SIMON—Voyons un peu: Vous me dites que vos dettes se montent à dix mille piastres?

McKAY—En comptant l'hypothèque sur ma maison, de la rue Sherbrooke. Oui, c'est cela, à peu près...

SIMON—Et votre actif?...

McKAY—Tout au plus de quoi payer le voyage de noces...

SIMON (à part)—Ruiné!... (haut) Diable!... savez-vous que cela est maigre à mettre sur un contrat où je place dix mille piastres en propriétés foncières, et cinquante mille, en argent. (McKay, protestant) Oui, oui, je sais. Il y a votre commission

dans l'arnaque... l'uniforme... Fen votre père vous avait pourtant laissé une jolie fortune.

McKAY—Hélas!... il m'aurait fallu les conseils d'un financier habile comme vous. Et le commissariat anglais? (lui tapant sur l'épaule) Pensez à ce que cela rapporte à la maison Dorvillier. Et puis la haute société anglaise recevra à bras ouverts la famille du capitaine McKay. Secondé par moi, vous pourriez aspirer aux honneurs. Que diriez-vous, par exemple, de Sir Dorvillier? N'est-ce pas, que cela est agréable à l'oreille?

SIMON—Je n'ai plus d'ambition. La mort tragique de mon fils m'a terrassé. En vous dominant ma fille, je tiens parole à mes engagements avec votre père, auquel j'étais lié par une solide amitié. Vous savez que je donne cinquante mille piastres, à ma fille?...

McKAY—Oui!... oui, vous me l'avez déjà dit (à part) Il radote.

SIMON—Cinquante mille piastres en bel argent, pensez-y, c'est une belle dot, oui, une belle dot... Je ne veux pas qu'il y ait un nuage dans le bonheur de ma fille, Jeanne est capricieuse, romanesque, nous l'avons gâtée, mais c'est un trésor: une instruction soignée, la harpe, le piano... tout cela m'a coûté beaucoup d'argent... Allons, c'est convenu, nous payons vos dettes... Quel dommage que vous ayez jeté votre argent à l'eau... A ce soir!... Une si belle fortune...

(Simon sort à gauche.)

McKAY—A bientôt, beau-père...

(Sort à droite.)

SCENE V

(Les passants augmentent; un groupe se forme autour du violoneux qui joue une gigue. Par la gauche, ZEPHIR et ANGÉLIQUE, se tenant par la main. Zéphir tient un ancien porte-manteau, et Angélique un grand carton à chapeau. Ils entrent vivement sur le son de la musique. Les charretiers les entourent.)
1^{er} COCHER—Une voiture?...
2^{ème} COCHER—Un carrosse?... la demoiselle a besoin d'une voiture?...

ZEPHIR—Bon!... bon!... lâchez-nous tranquille. On n'arrive pas du petit Nord...

1^{er} COCHER (tirant Zéphir par la manche)—J'ai ce qui vous faut, un cab extra.

ZEPHIR—Voyons, t'es pas fou, le casque... tu va déchirer ma bonnigne neuve. Penses-tu qu'il n'y en a pas des carrosses, à Saint-Jean? Lâchez-nous, hein!...

1^{er} COCHER—Oui, lâche-le, Bidou, c'est un cabrouet qui lui faut pour son porte-manteau...

2^{ème} COCHER—Tu parles!... La valise de Jacques Cartier.

(Riant.)

CHANGEMENT A VUE

Chez Dorvillier

SCENE VI

(Le théâtre représente un élégant salon. Tables et fauteuils. Dans le fond, grande fenêtre ouverte, laissant voir la ville au loin. A la droite, grandes portières. A gauche, JEANNE et PAULINE, assises sur un sofa, causent.)

PAULINE—Ta main tremble, ma chérie, il ne s'agit encore que du contrat. Il n'y a de terrible et d'irrévocable, que le "oui" sacramentel. Qui sait, il peut arriver tant de choses dans trois jours...

JEANNE—Je n'ai plus d'espoir, et c'est la mort dans l'âme que je vois approcher l'heure de cette première formalité. Tu comprends que la certitude d'hériter de tous les biens de mon père ne fera qu'encourager cet homme sans scrupules. Oh! que cela finisse... Mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour être si malheureuse?

(Pleure.)

PAULINE—Jeanne!... Voici quelqu'un...

ANGÉLIQUE (retenant Zéphir)—C'est ça, votre cheval? eh! ben, vous feriez mieux de le renvoyer avant que les cornelles l'aperçoivent. Viens, Zéphir, monsieur Dorvillier demeure près d'ici; on n'a pas besoin de voitures. Viens...

ZEPHIR—Écoutez-moi donc ce réel à deux, ça me donne envie de danser...

ANGÉLIQUE—Veux-tu bien l'arrêter... Le monde veut penser que tu es en boisson...

(Le groupe, autour du violoneux s'écarte, et un danseur danse la gigue. Les badauds applaudissent.)

ZEPHIR—Si tu voulais me laisser faire, Angélique, je leur ferais voir le "breakdown" de Saint-Jean. Tu verrais si je me trémousse.

ANGÉLIQUE—Non, non! plus tard. Il faut que nous arrivions pour la signature du contrat. Pauvre Jeanne, je crains bien qu'elle sera forcée d'épouser le capitaine McKay. Voilà ce que peut faire l'argent.

ZEPHIR—Tiens, veux-tu que je te dise... Il se brasse quelque chose que personne n'ose dire. Come et Martire ont passé la journée à se parler dans le tuya de l'oreille. Il pourrait bien avoir un étiqué chez ton bourgeois...

ANGÉLIQUE—Tu perds la tête, mon pauvre Zéphir. Allons, je me sauve. Tâche de ne pas faire de mauvaises rencontres, et rejoins-moi (menaçante) Je t'assures, si tu me déçoit...

ZEPHIR (à part)—Elle ne m'aime pas beaucoup. (haut) c'est entendu, à sept heures, au coin de la rue St-Denis et la rue St-Laurent?

ANGÉLIQUE—St-Denis et Dorchester...

ZEPHIR—C'est correct, ma petite Angélique, je vais regarder les numéros, tiens, comme ça.

(Levant la tête.)

ANGÉLIQUE—C'est bon, comme ça tu ne retournes pas toutes les créatures, sur la rue St-Laurent, surtout.

ZEPHIR—Au revoir, mon trésor (à part) Faut marcher au compas avec Angélique.

(Il sort à droite; Angélique, à gauche.)

SCENE VII

(Par la droite. Les MIEMES, puis SIMON, BAZINET, puis McKAY, puis HENRI.)

SIMON—Mon cher Bazinet, ma fille... jolie, n'est-ce pas? C'est tout ce qu'il me reste (accablé) Oui, tout...

(Il s'assied.)

BAZINET—Tous mes compliments, mademoiselle, Watteau n'a jamais peint plus jolie tête sur un éventail de marquise. Vous n'êtes pas ce qu'un notaire appelleraient un placement difficile. (Jeanne salue, en souriant, Saluant Pauline) Mademoiselle Marchand, enchanté!... dame rumeur affirme qu'un jume et brillant notaire...

PAULINE—Chut!... monsieur Bazinet, vous trahissez le secret professionnel.

(Pauline remonte la scène.)

SCÈNE VIII

JEAN—Monsieur Andrew McKay!

McKAY (entre par le fond. Il est en grand uniforme, et tient un bouquet. Salueant de droite et gauche, il s'approche de Jeanne)—Vous êtes vraiment charmante, ma chère Jeanne. Il ne manque à vos joues que le reflet de quelques roses, et je vous en apporte.

(Il dépose le bouquet sur ses genoux.)

JEANNE—Oh!... monsieur, votre feinte galanterie n'ajoutera pas grand chose aux conditions de ce mariage de raison. De grâce, pas de comédie...

McKAY—Que vous offrirai-je en retour de cette exquise franchise?

JEANNE—Ma liberté! Renoncez à ce mariage...

McKAY—Y pensez-vous, ma chère?... Votre père ne s'en consolait jamais (il va donner la main à Bazinet) Ah! monsieur Bazinet. Nous sommes sous les armes, ce soir: gens de robe, gens d'épée.

BAZINET—Jolie alliance: Le haut commerce et l'armée... Anglaise et Canadienne...

SIMON (il vient s'asseoir près de la table où le notaire a déposé ses papiers)—C'est faire acte patriotique que d'unir ces enfants. Cette fusion des races est indispensable si l'on veut faire disparaître les haines et les sots préjugés qui divisent les deux nationalités.

BAZINET (s'assied à la table)—Hé! hé!... mon cher Dorvillier, ne fusionnons pas trop. Dans vingt ans, il nous faudrait écrire tous nos contrats en anglais. Nous aurions éteint tous les préjugés, et noyés en même temps la langue française. Oh! si tous les Anglais parlaient aussi bien notre langue que votre futur gendre...

McKAY—Trop aimable, monsieur. Cependant je m'embrouille assez souvent, tenez: le mot "sot". Eh! bien, je le prononce toujours comme si je l'épé-lais en anglais, c'est-à-dire "sotte". Très drôle, n'est-ce pas?...

PAULINE—Est-ce possible, capitaine? Vous qui prononcez si bien le mot dot...

BAZINET (prenant ses papiers)—Pardon, messames, messieurs, nous commençons...

SCÈNE IX

(Par le fond, MARTINE, REGIS, ANGÉLIQUE, JUSTINE, puis HENRI, par la gauche.)

MARTINE—Bonsoir, la compagnie!... Bonsoir, Simon, ça va bien?

SIMON—Ah! par exemple, en voilà une surprise... Il fallait amener Côme. Moi, tu sais, je ne lui en veux pas. Il est plus heureux que moi, après tout. MARTINE—Il doit venir à la fin de la veillée.

(Pendant que les invités prennent place, Henri vient se placer à une table, après avoir parlé à Pauline.)

PAULINE (à Jeanne)—Courage! Henri a des nouvelles... Sois prudente.

JEANNE (ravie)—Merci!

(Régis parle avec McKay, à droite.)

HENRI—Ah! mon cher collègue, vous êtes à votre poste?

BAZINET—Pro forma, mon cher. Tout était convenu d'avance...

SIMON—Allons, monsieur, vous pouvez commencer...

BAZINET (ajustant ses lunettes, Lisant)—"Le mariage se fait sous le régime dotal".

(Bruits de voix.)

JEAN (dans le fond)—Je vous dis qu'on entre pas...

SCÈNE X

ZEPHIR—En voilà des histoires... Il demande ma carte... Bonsoir, la compagnie!... Bonsoir, monsieur Dorvillier!

SIMON—Bonsoir! Allons, viens t'asseoir, Zéphir.

ANGÉLIQUE (conduisant Zéphir en avant, à gauche)—D'où viens-tu? Tu es tout en nage...

ZEPHIR—J'ai échiappé mon porte-manteau dans le jet d'eau, a fallu aller le chercher. La police m'a conduit au poste. Je leur ai dit que je connaissais l'échevin Dorvillier, puis ils m'ont relâché.

ANGÉLIQUE—C'est la dernière fois que tu reviens à Montréal. Viens ici.

BAZINET—Or, nous disions donc, que les apports de la future, consistaient, premièrement: "en une somme de cinquante mille piastres, actuellement en banque. Résidue de la succession Levasseur. Cette somme est disponible"...

HENRI—Excusez-moi, mon cher confrère, et veuillez me permettre de rectifier, en ce qui concerne la disponibilité de cette somme, provenant, comme vous le dites bien, de la succession Levasseur.

BAZINET—Pardon! je ne sais pas bien. De qui êtes-vous donc le mandataire?...

HENRI (fort)—De monsieur Denis Levasseur, l'héritier légitime...

(Murmures.)

SIMON—Ah! ça, monsieur, vous abusez étrangement... quelle est cette folie?...

HENRI—Il n'y a pas de folie dans mon étude. J'ai été chargé par mon client de faire valoir ses prétentions avant la signature du présent contrat...

McKAY—Et cet héritier, qui a attendu si discrètement l'accumulation de son bien, se nomme?...

HENRI—Vous le saurez bientôt, capitaine... Un peu de patience...

SIMON (se levant)—Assez! Où sont vos preuves? Je ne puis croire que vous ayez en l'audace de répondre à mon hospitalité par un affront...

HENRI (allant à la table, il prend le médaillon et des papiers)—Monsieur Dorvillier, en accomplissant les devoirs de ma charge, j'accomplis en même temps un acte de justice. Reconnaissez-vous ce portrait?

SIMON—La femme de Denis!... Lucienne!...

HENRI—Le fils de Denis Levasseur portait ce médaillon à son cou, lorsqu'il risqua sa vie pour sauver celle de votre fils (prenant les papiers, il les remet à Bazinet) Examinez ces preuves écrites concernant l'identité de l'enfant sauvé lors du naufrage de "L'Amélie"...

TOUS—C'est Maurice!...

HENRI—Non! ce n'est pas Maurice (il va ouvrir le rideau du fond) Mais Maxime Levasseur, le fils de Denis...

SCENE XI

(Les MEMES, MAURICE.)

TOUS—Ah!...

MAURICE—Où! fils de Denis Levasseur, miraculeusement sauvé du naufrage.

SCENE XII

(COME, par le fond.)

COME—Plus heureux que son père, il a pu échapper aux tueries organisées par le vôtre, capitaine McKay (prenant Simon par le bras) regarde bien ce jeune homme, Simon, tu as connu le père. Peut-il y avoir des doutes?...

McKAY (à Simon, menaçant)—Monsieur, votre silence pourrait me porter à croire que vous n'êtes pas tout à fait étranger à cette grossière mystification. Prenez garde!...

SIMON—Des menaces?... Vous osez?... (il déchire le contrat) Apprenez, monsieur, que la maison Dorvillier n'est pas contrôlée par le commissariat anglais...

(Jeanne va se jeter au cou de Simon. McKay se dirige du côté de la porte, la tête haute, il toise Maurice un instant.)

McKAY—Bien piètre famille...

HENRI—Les raisins n'étaient pas mûrs, capitaine...

PAULINE—Encore battu...

JUSTINE—Jean, éclairez monsieur McKay...

(McKay sort par le fond.)

SIMON (abattu)—Son fils, son fils, qui vient me maudire et me ruiner.

MAURICE—Non, monsieur, je viens mettre ma main loyalement dans la vôtre et vous demander, non pas mon héritage, mais de me donner Jeanne, votre fille.

SIMON—Prenez-la, mon fils...

(Jeanne se jette dans les bras de Maurice.)

COME—Bien parlé, Simon. Donne-moi la main, car la rancune sied mal quand on a des cheveux blancs.

(Simon lui donne la main.)

ZEPHIR—Bateche, le Français à encore gagné la course...

ANGELIQUE—Chut!... Puisque je te dis que c'est un Canadien...

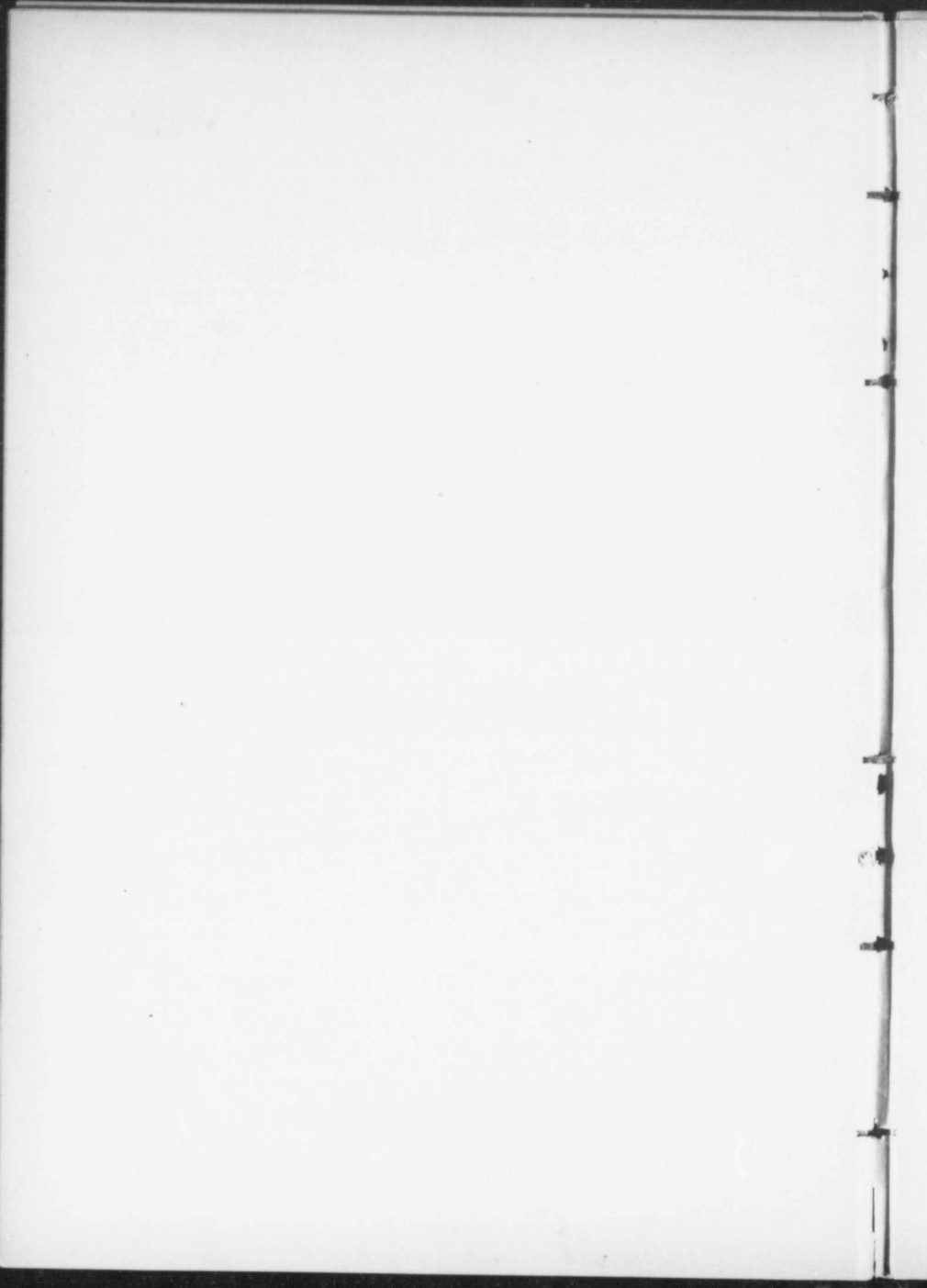
JEANNE—Un Canadien avec l'âme d'un Français...

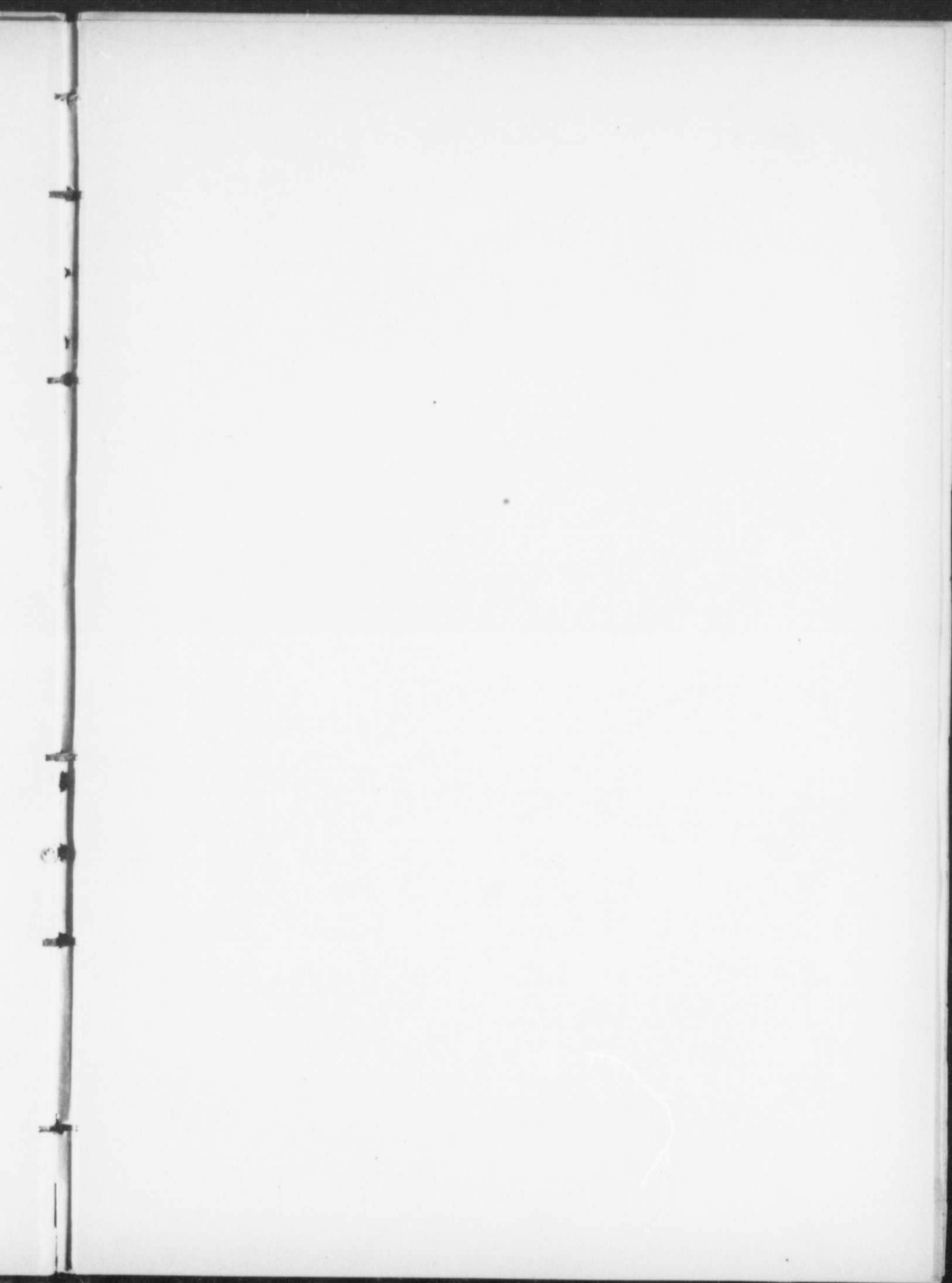
MAURICE—Comment dois-je servir ma nouvelle patrie?...

COME—En aimant Dieu, votre Pays et la France!...

RIDEAU









UN DRAME CANADIEN AU NATIONAL FRANÇAIS

L'oeuvre de M. Guyon: "Denis le Patriote,"
sera représenté à ce populaire
théâtre de la partie Est,
la semaine prochaine.

Le théâtre National Français a monté un drame canadien inédit, "Denis le Patriote", dont la première représentation aura lieu lundi prochain.

M. Louis Guyon, l'auteur de ce drame dont on nous dit beaucoup de bien, avait fait représenter jadis, par des cercles d'amateurs, notamment au Théâtre Royal, plusieurs pièces qui ont obtenu un joli succès. Il ne s'agit donc pas pour lui, d'un début.

"Denis le Patriote" possède, tout au moins, cette couleur locale et cette saveur de terroir si rares chez nos écrivains, et il a pour sujet un épisode de la révolution dont le souvenir est toujours plein d'intérêt. De 1837, nous sommes aux sombres jours de 1838. Denis Levasseur, un brave patriote, a jugé prudent de s'échapper à St-Jean d'Iberville, pour, de là, traverser la frontière et se rendre en France, où sa femme et son fils doivent le rejoindre. Malheureusement, et malgré les bons offices du forgeron Côme Duguay, le patriote, dénoncé par son cousin Dorvillier et lié au colonel McKay, pourvoyeur de la potence, trouve la mort en résistant à l'arrestation.

Dans un naufrage sa veuve persiste et son fils, recueilli en mer par des pêcheurs normands, est élevé en France sous le nom de Maurice Lenormand.

Vingt ans plus tard, en 1858, Maurice vient à Saint-Jean où, heureux et prospère, le dénombré Dorvillier, enrichi par l'héritage de Denis, se livre au négoce. Dorvillier a une fille charmante, Jeanne, et un fils. Bientôt Maurice aime Jeanne, et Jeanne aime Maurice; mais ces amours ne font nullement l'affaire du négociant qui a promis la main de sa fille au capit. McKay, et le jeune homme qui était entré à son service est prié de déserter. Il se venge noblement en risquant sa vie pour sauver le fils de son ancien patron. Cependant la main de Dieu commence à s'appesantir sur le traître, dont le fils périt à l'endroit précis où, en 1838, Denis le Patriote trouva la mort. Plus tard on découvre l'origine de Maurice et ce dernier fait valoir ses droits au moment où le capitaine McKay va épouser Jeanne. Ce changement de fortune amène celui de la situation: McKay est blebloué et l'on célèbre les fiançailles de Maurice et de Jeanne.

M. Cazenève a soigné autant que possible la mise-en-scène de "Denis le Patriote", et de très beaux décors ont été peints pour les tableaux qui représenteront le village de St-Jean, avec vue du Richelieu, une rue de St-Jean, les régates sur le Richelieu, la Place Jacques Cartier avec la colonne Nelson, un salon de la rue St-Denis, etc.

'LA PATRIE'

Théâtre National Français,
"Denis le Patriote",
Drame Canadien

Le drame de M. Louis Guyon, "Denis le Patriote", dont les deux premières représentations ont eu lieu hier au Théâtre National, avait attiré de nombreux auditeurs qui lui ont fait un excellent accueil. La pièce, d'ailleurs, bien canadienne, est faite pour plaire au public canadien, car l'auteur, qui avait choisi un sujet très intéressant, nous amène à faire connaître ce dernier à nos lecteurs—a sa le traiter avec habileté et a mis en scène des personnages très sympathiques, comme Denis, Maurice, le forgeron Duguay, Jeanne, l'ingénu et la bonne mère Martine, des types "canayens" dont les expressions drôlatiques, ont soulevé le fou-rire, comme Zéphir Robin, le père Ploche et les autres traités suffisamment connus, comme Dorvillier et Séverin Roch. Ajoutons que tous ces personnages se meuvent dans un milieu auquel de

très beaux décors donnent une couleur locale qui charme les yeux. L'action vive et bien menée, a le don de retenir l'attention. Il y a dans "Denis le Patriote" de fort jolis tableaux parmi lesquels nous citerons le village de St-Jean, le salon chez M. Dorvillier, une rue de St-Jean, une rue de Montréal et, surtout le Richelieu et les régates, celles-ci exécutées avec une perfection qui donne l'illusion de la réalité. Et il y a aussi des scènes très émouvantes, telles que la mort héroïque de Denis, le sauvetage de Procul par Maurice, les entretiens pleins de sentiment de ce dernier et de Jeanne, la mort tragique de Roch et, au dénouement, l'arrivée de Maurice au moment où le contrat de mariage de Jeanne et de McKay allait être signé.

Toutes nos félicitations aux interprètes qui ont créé leurs rôles avec beaucoup d'intelligence. M. Cazenève, dont les paroles patriotiques, dans Denis, et les belles actions, dans Maurice, ont été très applaudies; M. Filion, qui a donné au forgeron patriote Duguay, un grand caractère de noblesse; M. Soulier, excellent dans son rôle de bourgeois parvenu; M. Palmieri, qui a fait fremir dans le rôle du traître Roch; M. Daoust, très distingué dans McKay; M. Goleau, un viveur typique; MM. Villera et Hamel et Mme la Barre, un superbe trio d'habitants qui a fait rire aux larmes; Mlle Andol, charmante et pleine de sentiments dans le rôle de Jeanne; Mme de la Sablonnière, Mme Nozire, excellentes dans Pauline et Martine; Mlle Verteuil, très originale; Mme Soulier et Mlle Brémont.

QUEBEC

Soleil, 30 Mai 1908

LE THEATRE CANADIEN

La direction du Théâtre Populaire a mis à l'affiche, cette semaine, un drame canadien d'un auteur canadien de Montréal, L. Guyon. Grâce à la charmante initiative de M. Bourque, le dévoué directeur du théâtre, nous sommes allés entendre, mercredi, "Denis le Patriote", dont l'auteur est présent à cette séance.

Voilà un drame bien canadien par l'intrigue, par la langue et par les scènes très couleur locale où il se déroule. Et ceci nous a suggéré toutes sortes de réflexions: celles-ci, entre autres, que si nous n'avons pas de littérature purement nationale, ce ne sont pourtant pas les éléments qui lui manquent; pour le théâtre en particulier et dans toutes ses manifestations: comédie, tragédie, opérette, etc., notre vie, nos moeurs, déjà passablement compliquées, voire même dans ce qu'elles ont de très simples, peuvent assurément donner lieu à une foule de situations très dramatiques et que le théâtre tel qu'il est aujourd'hui, si compliqué soit-il, aurait fort mauvaise grâce de délaigner. Nous ne parlons pas de notre histoire dont l'ensemble, nos poètes l'ont dit, est une épopée. Quelques dramaturges canadiens l'ont, du reste, déjà exploitée et ni eux ni le public n'ont eu à se repentir de cette bonne inspiration.

L'audition de "Denis le Patriote" nous a montré, en outre, que même les scènes journalières de notre vie quotidienne, le train-train coutumier de notre existence de bons coloniaux, le tout tissé dit gros fil blanc de l'imagination et étoffé d'une intrigue même des plus simples, pouvaient amplement fournir matière à des drames des plus passionnels; et sans pour cela sortir des limites de la vraisemblance, du bon et de l'honnête. Le brin de patriotisme dont on peut émailler ces pièces n'est pas peu de nature à les rendre intéressantes, utiles et agréables.

Nous ne saurions donc que féliciter sincèrement l'auteur de "Denis le Patriote", qui a su mettre dans sa pièce une forte dose de jovialité qui était loin de la déparer; quelques rôles même, interprétés avec une maîtrise remarquable, comme tous les autres l'étaient d'ailleurs, par une très artistique direction, étaient d'une gaieté à dérider un marbre. Nous savons gré, en outre, à la direction du Théâtre Populaire d'avoir affiché cette pièce au moment, où, dans tous les coeurs, le vieux patriotisme canadien va se réveiller, un instant, et où tous, jeunes et vieux, doivent de devenir d'ardents patriotes.



